

Des trompettes de la renommée difficiles à emboucher : information par la poésie chez les afrancesados

Elisabel Larriba

▶ **To cite this version:**

Elisabel Larriba. Des trompettes de la renommée difficiles à emboucher : information par la poésie chez les afrancesados. Elisabel Larriba, Agustin Coletes Blanco. La poésie, vecteur de l'information au temps de la Guerre d'Espagne (1808-1814), Presses universitaires de Provence, pp.41-71, 2017, Textuelles, 10.4000/books.pup.51738 . hal-01795451

HAL Id: hal-01795451
https://amu.hal.science/hal-01795451

Submitted on 18 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

sous la direction de
Elisabel Larriba
Agustín Coletes Blanco

La poésie, vecteur de l'information au temps de la Guerre d'Espagne

1808-1814



TEXTUELLES

Textuelles
Univers littéraires

La poésie, vecteur de l'information au temps de la Guerre d'Espagne (1808-1814)

sous la direction de
Elisabel Larriba et Agustín Coletes Blanco

2017

Presses Universitaires de Provence

© Presses Universitaires de Provence

Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1
Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur http://presses-universitaires.univ-amu.fr

facebook

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION SODIS

Des trompettes de la renommée difficiles à emboucher : information et désinformation par la poésie chez les afrancesados [1]

Elisabel Larriba
Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France
Membre honoraire de l'Institut Universitaire de France

Dès le 2 Mai 1808

Napoléon lui avait recommandé de prendre le contrôle de la *Gazeta de Madrid* et de faire publier quelques opuscules de propagande pour se gagner l'opinion publique espagnole [2]. Murat fit mieux : il trouva un poète (ou plutôt un rimailleur) pour peindre le soulèvement madrilène du 2 mai 1808 du point de vue des Français, dénoncer l'action irréfléchie d'une populace aveuglée par la propagande de l'Angleterre contre les « vaillants enfants de la Seine profonde »(*Los fuertes hijos del hundoso Sena*) qui ne firent que se défendre tandis que les gens de bien, terrés dans leurs demeures, ne pouvaient retenir leurs larmes, et appeler les Espagnols à garder tout leur calme après ce drame. Ainsi, le 27 mai 1808, la *Gazeta de Madrid* annonça-t-elle que l'on pouvait trouver à la librairie de Castillo, en face des marches de San Felipe (à Madrid), pour deux réaux, une « composition poétique sur ce qui s'était passé le 2 mai 1808 » où l'on présentait, outre le récit des événements, des considérations

1 Nous tenons à manifester notre reconnaissance à Mme Inmaculada Zaragoza García, Directrice de la Hemeroteca Municipal de Madrid, qui nous a gracieusement autorisée à reproduire les illustrations figurant dans ce chapitre.

2 Cf. Gérard Dufour, Les autorités françaises et la *Gaceta de Madrid* à l'aube de la Guerre d'Indépendance, *El Argonauta Español* 1, janvier 2004.

utiles pour le bien de tout un chacun [3]. Il s'agissait d'une brochure de six pages, sortie des presses du célèbre imprimeur madrilène Tomás Albán [4] dont l'auteur n'avait pas jugé utile de s'identifier autrement que par des initiales : P. D. M. C. D., dont nous ignorons si elles correspondaient à son identité véritable ou si elles avaient été inventées de toutes pièces pour mieux la dissimuler. Et nous devons avouer que nous ignorons tout autant si, à l'heure de prendre la plume, notre poète fut mû par un sentiment sincère de sympathie, voire d'admiration envers la France de Napoléon, la volonté de se faire remarquer par Murat, que tout le monde s'attendait alors à voir prochainement monter sur le trône d'Espagne, ou tout simplement par l'appât du gain. Et pour faire de derniers aveux, nous devons confesser que nous ne savons pas davantage qui prit en charge les frais d'impression : l'auteur, ou (directement ou indirectement) l'administration aux ordres du tout nouveau Lieutenant du Royaume, le grand duc de Berg, ni, enfin, quelle fut la fortune de cette *Composition poétique*.

Malgré toutes ces inconnues, ce poème présente pour nous l'intérêt d'avoir ouvert la voie à une nouvelle forme de propagande de la part des autorités françaises. Comme nous l'avons dit dans notre introduction à cet ouvrage, la véritable fascination qu'exerçait la poésie sur le public cultivé (en Espagne comme ailleurs) explique aisément que l'on fit appel à ce genre littéraire à des fins de propagande et la vraie question est de savoir pourquoi on ne le fit pas plus tôt. En fait, avec l'intrusion de la poésie dans le débat politique, la « cible » (pour employer le jargon de nos publicitaires contemporains) de la propagande française a changé : jusqu'alors, il s'agissait pour les autorités françaises de maintenir le peuple dans le calme. Pour cela, elles comptaient sur le prestige de l'armée impériale, et Napoléon lui-même avait donné l'ordre à Murat de faire au plus tôt un exemple sur la « canaille » de Madrid, dès que l'occasion s'en présenterait [5]. Mais les bruits de bottes, de sabres et même de canons n'avaient pas suffi à museler le peuple. Les mandements des évêques et même de l'Inquisition, ne semblaient pas suffisants pour ramener à la raison ce que les autorités françaises appelaient la « plèbe » [6]. Contre le peuple, le seul allié possible était ces « gens de bien » qui avaient

3 *Gazeta de Madrid del viernes 27 de mayo de 1808*, n°50, p. 508 : « Composición poética sobre lo ocurrido en Madrid el día 2 de mayo de 1808. En esta poesía se hace una pintura de la sublevación y se adorna con algunas sentencias oportunas para la tranquilidad del bien público. Se hallará en la librería de Castillo frente a lastradas de S. Felipe a 2 rs. ».

4 Cet ouvrage a été signalé et rapidement analysé par Christian Demange dans son ouvrage *El Dos de Mayo. Mito y fiesta nacional (1808-1958)*, Madrid, Marcial Pons Historia – Centro de Estudios Constitucionales, 2004, p. 35.

5 Napoléon à Murat, Bayonne 26 avril 1808 : « Il est temps de montrer l'énergie convenable. Je suppose que vous n'épargnerez pas la canaille de Madrid si elle remue et que, immédiatement après, vous la ferez désarmer. Je vous laisse le maître de faire arrêter les gardes du corps et de les désarmer. Toutefois, s'il y a une émeute, il est nécessaire que vous fassiez désarmer et fusiller 10 des plus coupables […] Pour mettre en ordre la ville de Madrid, il faut 3000 hommes et dix pièces de canon », in Lecestre, La Guerre d'Espagne d'après la correspondance inédite de Napoléon, *La Revue des Questions Historiques*, trente-septième année. Nouvelle série, tome XV (LIX[e] de la collection), 1896, p. 460 – 461).

6 Cf. Gérard Dufour, *La Guerra de la Independencia*, Madrid, Alba libros, 2006, p. 35.

pleuré toutes les larmes de leur corps lors des événements du 2 mai : ces gens de bien qui (contrairement au peuple qui ne lisait pas) étaient épris de poésie, s'abonnaient aux journaux pour en lire et constituaient pour les libraires une clientèle assidue et avide de ce genre de littérature.

Informer l'élite de la société par la poésie était donc devenu une nécessité pour les autorités françaises, et la *Composition poétique sur les événements du 2 Mai* correspondait très précisément à cette obligation. Non pas qu'il fût utile d'informer sur les faits, qui n'étaient que trop connus dans l'Espagne entière. Mais d'en faire connaître les causes, du moins, du point de vue français. Information et désinformation (comme souvent en politique, et toujours en temps de guerre) étaient intimement mêlées. Même si ce poème n'eut pas tout l'effet qu'en escomptaient son auteur et Murat (que Napoléon jugeait meilleur politique que son frère Joseph [7]), il constitua, en matière de propagande, une tentative qui ne manquait pas d'intérêt.

Quand se taisent les trompettes de la renommée

Curieusement, l'auteur de la *Composition poétique sur les événements du 2 mai 1808* ne suscita pas d'émules et lui-même ne poursuivit pas dans la voie qu'il avait tracée. En France tout événement faste pour Napoléon entrainait un déluge de vers à la gloire du grand homme : le facétieux Peltier s'en moqua dans la revue « littéraire et politique » qu'il publiait à Londres sous le titre de *L'Ambigu* en reproduisant quelques poèmes composés à l'occasion de la naissance du Roi de Rome et en les accompagnant de ce « tribut au petit astre des Tuileries » :

> Si jamais ce pauvre enfant lit
> Les vers qu'engendra sa naissance,
> Il verra qu'on avait, en France,
> Beaucoup plus de peur que d'esprit [8].

La convocation de l'Assemblée (dite nationale) de Bayonne, l'élaboration puis l'approbation d'une constitution, la désignation d'un nouveau souverain en la personne du frère aîné de l'Empereur, son entrée en Espagne, puis à Madrid et enfin sa proclamation comme roi d'Espagne et des Indes à Madrid constituaient une série d'événements qui, normalement, auraient dû inspirer tous les rimailleurs d'au-delà des Pyrénées. Or il n'en fut rien. On peut certes

---

7 Général Bertrand, grand maréchal du Palais, *Cahiers de Sainte-Hélène. Journal 1818-1819. Manuscrit déchiffré et annoté par Paul Fleuriot de Langle*, Paris, Editions Albin Michel, 1959, I, p. 138-139, qui rapporte les propos suivants de Napoléon : « Avec Joseph, l'expédition d'Espagne était impraticable. Il ne voulait pas faire ni laisser faire. A Naples, certainement, il ne réussit pas trop mal. Il était inférieur à Murat, ce qu'il ne voulait pas croire. Il avait plus d'esprit et se croyait plus grand militaire. »

8 *L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques*, n° CCLXXXIX, 10 avril 1811, volume 33, p. 109 ; cité par Gérard Dufour dans *El Ogro corso. Poesía antinapoleónica durante la Guerra de la Independencia (1808-1814). Textos recogidos y presentados por Gérard Dufour. Traducción de los poemas: Lola Bermúdez Medina*, Cádiz, Biblioteca de las Cortes de Cádiz, 2015, p. 20.

comprendre que, pour sa part, Murat, malade et surtout dépité de ne pas avoir obtenu la couronne d'un état dont il avait reçu la lieutenance générale n'ait guère montré d'enthousiasme à faire chanter les louanges de celui qui, à ses yeux, avait pris sa place. Mais il est en revanche tout à fait extraordinaire que la proclamation solennelle de Joseph I à la tête du royaume ait pu avoir lieu sans que l'on trouve trace du moindre bout rimé pour célébrer l'événement. Cette constatation ruine, mieux que tout, le prétendu enthousiasme qui, selon la presse contrôlée par les Français, accompagna l'événement : la désertion des rimailleurs fut, pour Joseph, la preuve par neuf que, comme il l'écrivit à Napoléon, il n'avait en Espagne aucun partisan [9].

La revanche

Joseph put toutefois savourer sa revanche lors de la soirée que donna en son honneur la Municipalité de Madrid au théâtre de Los Caños del Peral, le 2 février 1809. Dans une salle bondée de monde (l'entrée était gratuite !) où l'on avait déployé le plus grand luxe pour satisfaire le souverain rétabli sur son trône, les édiles, après avoir accueilli le Roi et l'avoir accompagné jusqu'à sa loge, lui présentèrent leurs hommages et leur soumission sous forme d'un poème qui fut lu ou récité soit par l'un d'entre eux, soit par un comédien [10]. En homme qui se piquait (et non sans raison) de littérature [11], Joseph ne fut peut-être pas entièrement convaincu de l'excellence de cette composition de sept strophes de quatre vers chacune. Mais, d'un point de vue politique, ce poème valait de l'or. Non seulement il constituait un dithyrambe sans égal d'un roi qui savait pardonner et prêter l'oreille à l'humanité qui l'appelait à son secours (« *La humanidad te llama y tú la escuchas* »), mais, par la forme même, il présageait des temps nouveaux. C'en était fini des *Bulletins de l'Armée d'Espagne* où le conquérant Napoléon annonçait avec jubilation la mort de milliers d'Espagnols sur les champs de bataille [12]. La manière dont la

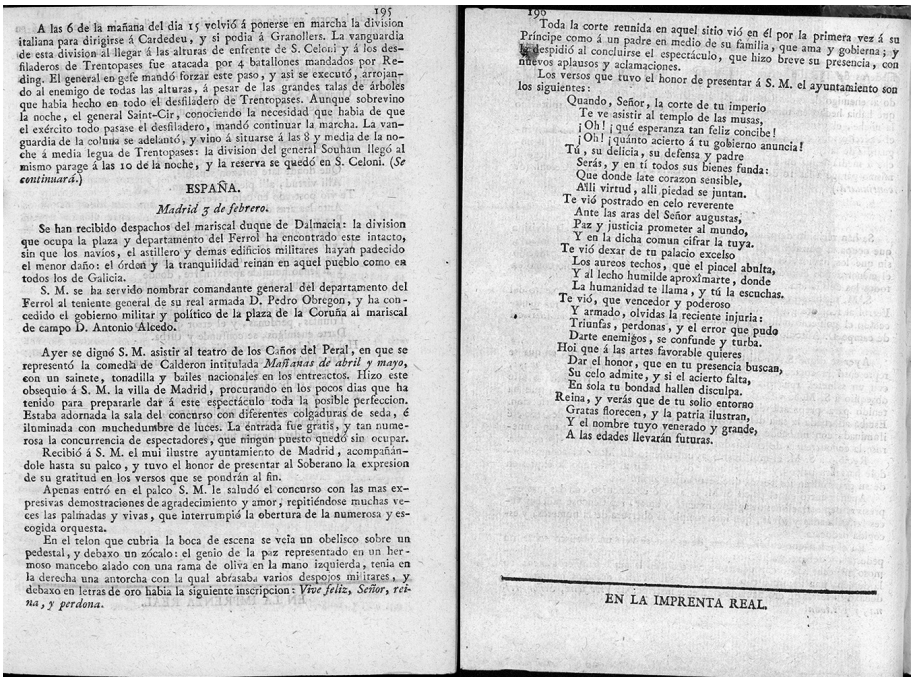
9 *Mémoires et correspondance politique du roi Joseph, Publiés, annotés et mis en ordre par A. du Casse, aide de camp de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon*, Paris, Perrotin , libraire-éditeur, 41 rue Fontaine-Molière, 1854, IV, p. 389. Lettre de Joseph à Napoléon, Madrid, 28 juillet 1808 : « je lui répète que nous n'avons pas un partisan, et que la nation toute entière est désespérée et décidée à soutenir, avec les armes, le parti qu'elle a embrassé ».

10 *Gazeta del Madrid del sábado 4 de febrero de 1809*, n° 35, p. 195 (exposé de l'événement) et p. 196 (poème) et *Diario de Madrid del domingo 5 de febrero de 1809*, n° 36, p. 141 (compte rendu de l'événement), et p. 142 (poème).

11 Rappelons que Joseph Bonaparte fut l'auteur d'une nouvelle pastorale, *Moïna, ou La Villageoise du Mont Cenis* (à Paris, de l'imprimerie de Honnert, an VIII, 103 p.) qui lui valut l'estime de celui qui fut considéré comme le plus grand écrivain de son époque, Bernardin de Saint-Pierre. Cf. *Moina o la aldeana del Mont Cenis, introducción y notas de Gérard Dufour, traducción de María Ángeles Casado*, Alicante, Publicaciones Universidad de Alicante, 2008, « Introducción », p. 9-41.

12 Cf., par exemple, le *XI^e Bulletin de l'Armée d'Espagne*, daté d'Aranda de Duero le 27 novembre 1808: « 4 000 Espagnols sont restés sur le champ de bataille ou ont été jetés dans l'Ebre. Notre perte a été légère; nous avons eu 60 hommes tués et 400 blessés », *Journal de l'Empire*, mercredi 6 décembre 1808, p. 3. Les Bulletins de l'Armée d'Espagne, traduits en espagnol, furent publiés sous forme de suppléments à la *Gazeta de Madrid*, du n° 1 au n° 12 inclus (soit du 12 au 17 décembre 1809).

municipalité madrilène démontrait qu'elle avait eu raison de supplier l'Empereur de lui rendre Joseph et d'organiser la campagne de signatures qui permit son retour était discrète, habile et efficace. Mais c'était moins au Roi que s'adressaient les édiles qu'aux Espagnols qui ne reconnaissaient pas sa légitimité. Il importait donc de donner à ce texte la plus grande diffusion possible. Aussi le publia-t-on, avec une longue présentation de la soirée théâtrale aux Caños del Peral, le lendemain dans la *Gazeta de Madrid* et le surlendemain dans le *Diario de Madrid*. Un poème apparemment sans grande importance était devenu un vecteur d'information urgente et capitale.



195

A las 6 de la mañana del dia 15 volvió á ponerse en marcha la division italiana para dirigirse á Cardedeu, y si podia á Granollers. La vanguardia de esta division al llegar á las alturas de enfrente de S. Celoni y á los desfiladeros de Trentopases fue atacada por 4 batallones mandados por Reding. El general en gefe mandó forzar este paso, y asi se executó, arrojando al enemigo de todas las alturas, á pesar de las grandes talas de árboles que habia hecho en todo el desfiladero de Trentopases. Aunque sobrevino la noche, el general Saint-Cir, conociendo la necesidad que habia de que el exército todo pasase el desfiladero, mandó continuar la marcha. La vanguardia de la colunia se adelantó, y vino á situarse á las 8 y media de la noche á media legua de Trentopases: la division del general Souham llegó al mismo parage á las 10 de la noche, y la reserva se quedó en S. Celoni. (*Se continuará.*)

ESPAÑA.

Madrid 3 de febrero.

Se han recibido despachos del mariscal duque de Dalmacia: la division que ocupa la plaza y departamento del Ferrol ha encontrado este intacto, sin que los navios, el astillero y demas edificios militares hayan padecido el menor daño: el órden y la tranquilidad reinan en aquel pueblo como en todos los de Galicia.

S. M. se ha servido nombrar comandante general del departamento del Ferrol al teniente general de su real armada D. Pedro Obregon, y ha concedido el gobierno militar y político de la plaza de la Coruña al mariscal de campo D. Antonio Alcedo.

Ayer se dignó S. M. asistir al teatro de los Caños del Peral, en que se representó la comedia de Calderon intitulada *Mañanas de abril y mayo*, con un sainete, tonadilla y bailes nacionales en los entreactos. Hizo este obsequio á S. M. la villa de Madrid, procurando en los pocos dias que ha tenido para prepararle dar á este espectáculo toda la posible perfeccion. Estaba adornada la sala del concurso con diferentes colgaduras de seda, é iluminada con muchedumbre de luces. La entrada fue gratis, y tan numerosa la concurrencia de espectadores, que ningun puesto quedó sin ocupar.

Recibió á S. M. el mui ilustre ayuntamiento de Madrid, acompañándole hasta su palco, y tuvo el honor de presentar al Soberano la expresion de su gratitud en los versos que se pondrán al fin.

Apenas entró en el palco S. M. le saludó el concurso con las mas expresivas demostraciones de agradecimiento y amor, repitiéndose muchas veces las palmadas y vivas, que interrumpió la obertura de la numerosa y escogida orquesta.

En el telon que cubria la boca de escena se veia un obelisco sobre un pedestal, y debaxo un nócalo: el genio de la paz representado en un hermoso mancebo alado con una rama de oliva en la mano izquierda, tenia en la derecha una antorcha con la qual abrasaba varios despojos militares, y debaxo en letras de oro habia la siguiente inscripcion: *Vive feliz, Señor, reina, y perdona.*

196

Toda la corte reunida en aquel sitio vió en él por la primera vez á su Príncipe como á un padre en medio de su familia, que ama y gobierna; y despidió al concluirse el espectáculo, que hizo breve su presencia, con nuevos aplausos y aclamaciones.

Los versos que tuvo el honor de presentar á S. M. el ayuntamiento son los siguientes:

Quando, Señor, la corte de tu imperio
Te ve asistir al templo de las musas,
¡Oh! ¡qué esperanza tan feliz concibe!
¡Oh! ¡quánto acierto á tu gobierno anuncia!
Tú, su delicia, su defensa y padre
Serás, y en ti todos sus bienes funda:
Que donde late corazon sensible,
Allí virtud, allí piedad se juntan.
Te vió postrado en celo reverente
Ante las aras del Señor augustas,
Paz y justicia prometer al mundo,
Y en la dicha comun cifrar la tuya.
Te vió dexar de tu palacio excelso
Los aureos techos, que el pincel abulta,
Y al lecho humilde aproximarte, donde
La humanidad te llama, y tú la escuchas.
Te vió, que vencedor y poderoso
Y armado, olvidas la reciente injuria:
Triunfas, perdonas, y el error que pudo
Darte enemigos, se confunde y turba.
Hoi que á las artes favorable quieres
Dar el honor, que en tu presencia buscan,
Su celo admite, y si el acierto falta,
En sola tu bondad hallen disculpa.
Reina, y verás que de tu solio entorno
Gratas florecen, y la patria ilustran,
Y el nombre tuyo venerado y grande,
A las edades llevarán futuras.

EN LA IMPRENTA REAL.

Gazeta de Madrid del sábado 4 de febrero de 1809, p. 195-196.
Hemeroteca Municipal de Madrid

De la poésie… *ma non troppo*

La composition par laquelle la Municipalité de Madrid avait rendu hommage à Joseph était d'autant plus marquante que les afrancesados se gardèrent bien de galvauder ce type de propagande. Non seulement, la *Gazeta* et le *Diario de Madrid* s'abstinrent de diffuser de nouveaux poèmes à la gloire du « roi philosophe », mais, dans les 40 numéros d'*El Imparcial* que publia, entre le 21 mars et le 1 août 1809, Pedro Estala, on ne trouve pas le moindre

Le n° 11 que nous citons le fut dans le supplément à la *Gazeta*… du 16, p. 1617 - 1619. Puis les numéros 13 - 21, 23-25, 28, 31 et 30 parurent (dans cet ordre) à la rubrique « Imperio francés » de ce quotidien entre le 3 janvier et le 22 février 1809.

morceau de poésie [13]. Cette constatation est d'autant plus surprenante que *El Imparcial* se présentait comme un journal politique et littéraire (*Gazeta política y literaria*), l'équivalent espagnol du *Mercure de France* publié à Paris qui, lui, avait toujours de la place pour livrer à ses lecteurs un poème, pourvu qu'on y chantât la gloire de Napoléon et qu'on y exécrât l'Angleterre [14].

Pedro Estala, la meilleure plume d'Espagne du moment, selon l'ambassadeur de France le comte de La Forest [15], n'aurait eu aucune peine, s'il l'eut souhaité, à composer moult poésies en honneur d'un souverain qu'il avait accompagné dans sa fuite de Madrid en août 1808, lui qui savait tout aussi bien traduire avec élégance Sophocle et Aristophane [16], que composer en un tour de main une lettre dont il attribuait la paternité à quelque militaire « rebelle » désabusé [17]. S'il ne le fit pas et si ses collègues rédacteurs de la *Gazeta* et du *Diario de Madrid* suivirent son exemple, c'est sans doute de propos délibéré, voire sur ordre. Plus fin, moins enivré d'orgueil que son frère l'Empereur, Joseph s'était sans doute rendu compte que, selon le mot du fabuliste Guinguené, les « adulations poétiques qui étaient alors d'étiquette, et presque de devoir [18] » envers Napoléon, avaient fini par lasser le public, comme en témoignait l'épigramme qui circulait contre le « prédicant Marron », qui « pour célébrer le Grand Napoléon/ tous les matins […] met à côté et spondée et dactyle [19] », ou cette fable du même Guinguené qui s'achevait sur cette constatation :

13 Pedro Estala, *El Imparcial o Gazeta política y literaria (21 de mayo de 1809 – 4 de agosto de 1809). Estudio preliminar y edición de Elisabel Larriba*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas – Ediciones Doce Calles, 2010.

14 *Mercure de France. Journal littéraire et politique*, à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille n° 23, acquéreur du fond de M. Buisson et de celui de M^me^ V^ve^ Desaint. Parmi les poèmes à la gloire de Napoléon que publia cette revue, on notera, par exemple, « Les Bulletins anglais pendant la guerre d'Espagne. Chanson », n° CCCVCIII, 21 janvier 1809, p. 96-109.

15 Comte de La Forest, *Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1813, publiée pour la Société d'Histoire Contemporaine par M. Geoffroy de Grandmaison*, Paris, Alphonse Picard et fils, libraires de la Société d'Histoire Contemporaine, rue Bonaparte, n° 82, 1905, III, p. 179, correspondance du 7 janvier 1810. Cité par Gérard Dufour, Les correspondances interceptées publiées dans les presses officielles pendant la Guerre d'Indépendance, El Argonauta español 3, juin 2006. URL: http://argonauta.revues.org/1018

16 Cf. María Elena Arenas Cruz, *Pedro Estala, Vida y obra. Una aportación a la teoría literaria del siglo XVIII*, Madrid, CSIC, 2003.

17 Gérard Dufour, Les correspondances interceptées…, *op. cit.*

18 *Fables inédites de Mr. P. L. Guinguené, membre de l'Institut de France, servant de supplément à son recueil publié en 1810 ; et suivies de quelques autres poésies du même auteur*, à Paris, chez L. G. Michaud, imprimeur du Roi, rue des Bons enfants, n° 34, 1814, « Avertissement ». Ce texte est cité dans *En vers et contre Napoléon. Poésie anti-napoléonienne en français à l'époque de la Guerre d'Espagne (1808-1814). Textes réunis par Gérard Dufour*, Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2015, p. 175 : http://www.cervantesvirtual.com/obra/en-vers-et-contre-napoleon-poesie-anti-napoleonienne-en-francais-a-lepoque-de-la-guerre-despagne-1808-1814/

19 Cette épigramme fut attribuée à Marie-Joseph Chénier (décédé en 1811), in *Œuvres posthumes de M.- J. Chénier, membre de l'Institut ; revues, corrigées et augmentées de beaucoup de morceaux inédits ; précédées d'une notice sur Chénier par M. Daunou, membre de l'Institut ; et ornée d'un portrait de l'auteur par M. Horace Vernet*, Paris, Guillaume, libraire. Rue Hautefeuille, n° 14, 1825, II, p. 357 – 358. Egalement cité par Gérard Dufour dans *En vers et contre Napoléon*…, p. 522.

Louez, louez toujours : Rossignol ou Grenouille ;
Qu'importe de rimer, de chanter de travers ?
Ce n'est ni le chant, ni les vers,
C'est la louange qui chatouille
Et maîtrise les rois, maîtres de l'Univers [20].

Plutôt que de succomber, comme son frère, à la mégalomanie en faisant multiplier dans les journaux les dithyrambes rimés en sa faveur, il semble donc bien que Joseph recommanda à leurs rédacteurs la plus grande discrétion en la matière, réservant aux grandes circonstances de son règne la publication de poèmes à sa louange.

Ce n'était pourtant pas la matière qui manquait : le général baron Thiébault rapporte dans ses mémoires qu'à l'occasion de la translation des restes du Cid et de Chimène au monument qu'il leur avait fait ériger dans la cathédrale de Burgos, « cette cérémonie, et ce qui y avait donné lieu, fit faire en son honneur force vers latins, français et espagnols [21] ». Il serait fort étonnant que Thiébault n'ait pas transmis à Joseph quelque copie de ces témoignages d'approbation de sa conduite, témoignages qu'il était extrêmement facile de présenter comme une des manifestations de l'intérêt et de l'admiration qu'inspirait aux Français en général, et au roi Joseph en particulier, l'histoire de l'Espagne. Mais ces pièces n'eurent pas l'honneur d'être publiées dans la presse madrilène qui avait vraisemblablement pour mot d'ordre le fameux « *paulo majora canamus !* » de Virgile.

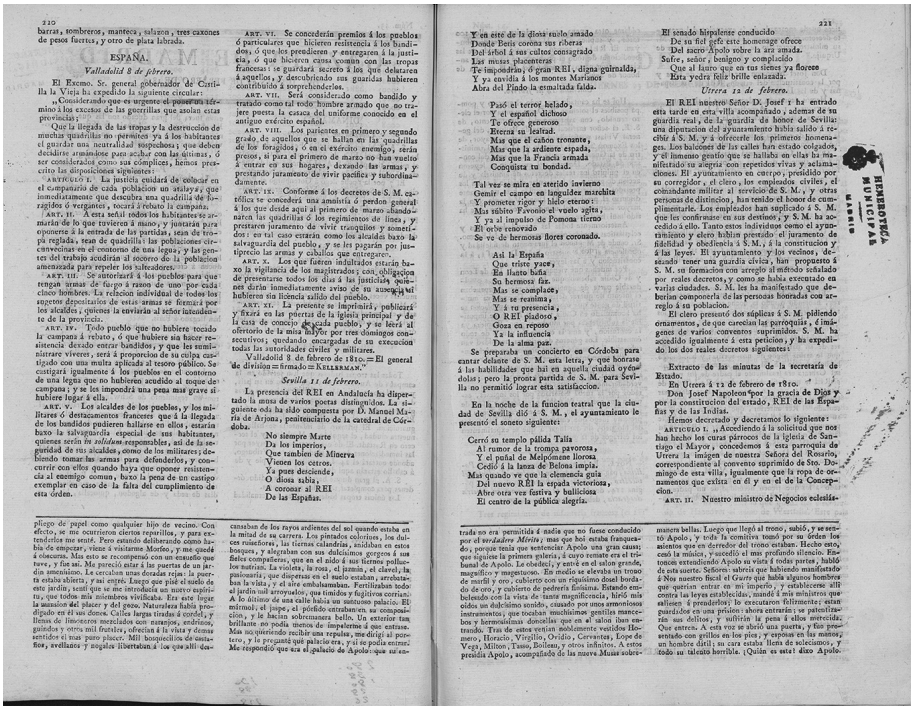
La conquête de l'Andalousie

Ce n'est que le jeudi 22 février 1810 que les lecteurs de la *Gazeta de Madrid* trouvèrent une nouvelle composition poétique en honneur de Joseph. Il s'agissait d'une ode de 41 vers répartis en cinq strophes, œuvre du chanoine pénitencier de Cordoue, Manuel María Arjona [22].

20 Guinguené, *op. cit.*, p. 13-14.

21 Général baron Thiébault, *Mémoires publiés sous les auspices de sa fille Mle Claire Thiébault d'après le manuscrit original. Par Fernand Calmettes*, t. IV, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, rue Garancière, 10, IV, p. 297.

22 N° 53, jeudi 22 février 1810, p. 220-221. Sur Arjona, cf. Manuel Moreno Alonso, *El clero afrancesado en España. Los obispos, curas y frailes de José Bonaparte. Epílogo de Miguel Artola*, Madrid, Biblioteca Nueva, p. 317 – 320.



220

barras, sombreros, mantecs, salazon, tres cajones de pesos fuertes, y otro de plata labrada.

ESPAÑA.

Valladolid 8 de febrero.

El Excmo. Sr. general gobernador de Castilla la Vieja ha expedido la siguiente circular:

„Considerando que es urgente el pronto exterminio á los excesos de las guerrillas que asolan estas provincias

Que la llegada de las tropas y la destruccion de muchas quadrillas no permiten ya á los habitantes el guardar una neutralidad sospechosa; que deben decidirse abiertamente para acabar con las últimas, ó ser considerados como sus cómplices, hemos prescrito las disposiciones siguientes:

ARTICULO I. La justicia cuidará de colocar en el campanario de cada poblacion un atalaya, que inmediatamente que descubra una quadrilla de foragidos ó vergantes, tocará á rebato la campana.

ART. II. A esta señal todos los habitantes se armarán de lo que tuvieren á mano, y juntarán para oponerse á la entrada de las partidas, sean de tropa reglada, sean de quadrilla: las poblaciones circunvecinas en el contorno de una legua, y las gentes del trabajo acudirán al socorro de la poblacion amenazada para repeler los salteadores.

ART. III. Se autorizará á los pueblos para que tengan armas de fuego á razon de uno por cada cinco hombres. La relacion individual de todos los sugetos depositarios de estas armas se formará por los alcaldes, quienes la enviarán al señor intendente de la provincia.

ART. IV. Todo pueblo que no hubiere tocado la campana á rebato, ó que hubiere sin hacer resistencia dexado entrar bandidos, y que les suministrare víveres, será responsable de su culpa castigado con una multa aplicada al tesoro público. Se castigará igualmente á los pueblos en el contorno de una legua que no hubieren acudido al toque de campana; y se les impondrá una pena mas grave si hubiere lugar á ella.

ART. V. Los alcaldes de los pueblos, y los militares ó destacamentos franceses que á la llegada de los bandidos pudieren hallarse en ellos, estarán baxo la salvaguardia especial de sus habitantes, quienes serán *in solidum* responsables, así de la seguridad de sus alcaldes, como de los militares; debiendo tomar las armas para defenderlos, y concurrir con ellos quando haya que oponer resistencia al enemigo comun, baxo la pena de un castigo exemplar en caso de la falta del cumplimiento de esta órden.

ART. VI. Se concederán premios á los pueblos ó particulares que hicieren resistencia á los bandidos, ó que los prendieren y entregaren á la justicia, ó que hicieren causa comun con las tropas francesas: se guardará secreto á los que delataren á aquellos, y descubriendo sus guaridas hubieren contribuido á sorprenderlos.

ART. VII. Será considerado como bandido y tratado como tal todo hombre armado que no trajere puesta la casaca del uniforme conocido en el antiguo exército español.

ART. VIII. Los patientes en primero y segundo grado, de aquellos que se hallan en las quadrillas de los foragidos, ó en el exército enemigo, serán presos, si para el primero de marzo no han vuelto á entrar en sus hogares, dexando las armas, y prestando juramento de vivir pacíficos y subordinadamente.

ART. IX. Conforme á los decretos de S. M. católico se concederá una amnistía ó perdon general á los que desde aquí al primero de marzo abandonaren las quadrillas ó los regimientos de línea, y prestaren juramento de vivir tranquilos y sometidos: en tal caso entrarán como los alcaldes baxo la salvaguardia del pueblo, y se les pagarán por justiprecio las armas y caballos que entregaren.

ART. X. Los que fueren indultados estarán baxo la vigilancia de los magistrados con obligacion de presentarse todos los dias á las justicias quienes darán inmediatamente aviso de su ausencia si hubieren sin licencia salido del pueblo.

ART. XI. La presente se imprimirá, publicará y fixará en las puertas de la iglesia principal y de la casa de concejo de cada pueblo, y se leerá al ofertorio de la misa mayor por tres domingos consecutivos; quedando encargadas de su execucion todas las autoridades civiles y militares.

Valladolid 8 de febrero de 1810.=El general de division mi firmado=KELLERMAN."

Sevilla 11 de febrero.

La presencia del REI en Andalucía ha dispertado la musa de varios poetas distinguidos. La siguiente oda ha sido compuesta por D. Manuel María de Arjona, penitenciario de la catedral de Córdoba.

No siempre Marte
Da los imperios,
Que tambien de Minerva
Vienen los cetros.
Ya pues desciende,
O diosa sabia,
A coronar al REI
De las Españas.

221

Y en este de la diosa suelo amado
Donde Betis corona sus riberas
Del sábol á sus cultos consagrado
Las mismas placenteras
Te impondrán, ó gran REI, digna guirnalda,
Y ya envidia á los montes Marianos
Abra del Pindo la ensalzada falda.

Pasó el terror helado,
Y el español dichoso
Te ofrece generoso
Fuerza en lealtad.
Mas que el cañon tronante,
Mas que la ardiente espada,
Mas que la Pronoia armada
Conquista tu bondad.

Tal vez se mira en aterido invierno
Gemir el campo en languidez marchita
Y prometer rigor y hielo eterno
Mas tibio Favonio el vuelo agita,
Y ya al impulso de Pomona tierno
El ocho renovado
Se ve de hermosas flores coronado.

Así la España
Que triste yace,
En lluvia baña
Su hermosa faz.
Mas se complace,
Mas se reanima,
Y á tu presencia,
O REI piadoso,
Goza en reposo
Ya la influencia
De la alma paz.

Se preparaba un concierto en Córdoba para cantar delante de S. M. esta letra, y que honrase á las habilidades que hai en aquella ciudad oyendolas; pero la pronta partida de S. M. para Sevilla no permitió lograr esta satisfaccion.

En la noche de la funcion teatral que la ciudad de Sevilla dió á S. M., el ayuntamiento le presentó el soneto siguiente:

Cerró su templo pálida Talia
Al rumor de la trompa pavorosa,
Y el puñal de Melpómene lloroza
Cedió á la lanza de Belona impía.
Mas quando ve que la clemencia guia
Del nuevo REI la espada victoriosa,
Abre otra vez festiva y bulliciosa
El centro de la pública alegria.

El sonido blopulente conducido
De su fiel gefe este homenage ofrece
Del sacro Apolo sobre la ara amada.
Sufre, señor, benigno y complacido
Que al lauro que en tus sienes ya floreee
Esta yedra feliz brille entrelazada.

Utrera 12 de febrero.

El REI nuestro Señor D. Josef ha entrado esta tarde en esta villa acompañado; ademas de su guardia real, de la guardia de honor de Sevilla: una diputacion del ayuntamiento habia salido á recibir á S. M. y á ofrecerle los primeros homenages. Los balcones de las calles han estado colgados, y el humano gentio que se hallaba en ellas ha manifestado su alegria con repetidos vivas y aclamaciones. El ayuntamiento en cuerpo, presidido por un corregidor, el clero, los empleados civiles, el comandante militar al servicio de S. M., y otras personas de distincion, han tenido el honor de cumplimentarle. Los empleados han suplicado á S. M. que les confirmase en sus destinos, y S. M. ha accedido á ello. Tanto estos individuos como el ayuntamiento y clero habian prestado el juramento de fidelidad y obediencia á S. M., á la constitucion y á las leyes. El ayuntamiento y los vecinos, deseando tener una guardia civica, han propuesto á S. M. un formacion con arreglo al método señalado por reales decretos, y como se habia executado en varias ciudades. S. M. les ha manifestado que deberian componerla de las personas honradas con arreglo á su poblacion.

El clero presentó dos súplicas á S. M. pidiendo ornamentos, de que carecian las parroquias, é imágenes de varios conventos suprimidos. S. M. ha accedido igualmente á esta peticion, y ha expedido los dos reales decretos siguientes:

Extracto de las minutas de la secretaria de Estado.

En Utrera á 12 de febrero de 1810.

Don Josef Napoleon por la gracia de Dios y por la constitucion del estado, REI de las Españas y de las Indias.

Hemos decretado y decretamos lo siguiente:

ARTICULO I. „Accediendo á la solicitud que nos han hecho los curas párrocos de la iglesia de Santiago el Mayor, concedemos á esta parroquia de Utrera la imágen de nuestra Señora del Rosario, correspondiente al convento suprimido de Sto. Domingo de esta villa, igualmente que la ropa de ornamentos que existia en él y en el de la Concepcion.

ART. II. Nuestro ministro de Negocios eclesiás-

HEMEROTECA MUNICIPAL MADRID

pliego de papel como qualquier hijo de vecino. Con efecto, se me ocurrieron ciertos repurillos, y para extenderlos me sentí. Pero estando deliberando como habia de empezar, vino á visitarme Morfeo, y me quedé á obscuras. Mas esto se recompensó con un consuelo que tuve, y fue no. Me pareció estar á las puertas de un jardin amenísimo. Le cercaban unas doradas rejas: la puerta estaba abierta, y asi entré. Luego que puse el suelo de este jardin, sentí que se me introducia un nuevo espíritu, que todos mis miembros vivificaba. Era este lugar la mansion del placer y del goce. Naturaleza habia prodigado en él sus dones. Calles largas tiradas á cordel, y llenas de limoneros mezclados con naranjos, endrinos, guindos y otros mil frutales, ofrecian á la vista y demas sentidos el mas puro placer. Mil bosquecillos de sanfoin, avellanos y negrales libertaban á los que allí cansaban de los rayos ardientes del sol quando estaba en la mitad de su carrera. Los pintados colorines, los dulces ruiseñores, las tiernas calandrias, andaban en estos bosques, y alegraban con sus dulcísimos gorgeos á sus fieles compañeros, que en el nido á sus hermos polluelos nutrian. La violeta, la rosa, el jazmin, el clavel, la pasionaria, que dispersas en el suelo estaban, arrebataban la vista, y el aire embalsamaban. Fertilizaban todo el jardin tali arroyuelos, que timidos y fugitivos corrian. A lo último de una calle había un suntuoso palacio. El mismo, el mismo palacio, el pérfido entrabanen su composicion, y le hacian sobremanera bello. Un exterior tan brillante no podia menos de impelerme á que entrase. Mas no queriendo recibir una repulsa, me dirigí al portero, y le pregunté qué palacio era, y si se podia entrar. Me respondió que era el palacio de Apolo: que su semblante era serenisimo: nadie que no fuese conducido por el *verdadero Mérito*; mas que hoi estaba franqueado; porque hoi se sentenciaba Apolo una gran causa; que siguiese la primera galeria, á cuyo remate era el tribunal de Apolo. Le obedecí, y entré en el salon grande, magnífico y magestuoso. En medio se elevaba un trono de mirtil y oro, cubierto con un riquísimo dosel bordado de oro, y rubiesto de poderia finísima. Estando embelesado con la vista de tanta magnificencia, hirió mis oidos un dulcísimo sonido, causado por unos armoniosos instrumentos; que tocaban muchísimos gentiles mancebos y hermosísimas doncellas que en el salon iban entrando. Tras de estos venian nobilísimos vestidos Homero, Horacio, Virgilio, Ovidio, Cervantes, Lope de Vega, Milton, Tasso, Boileau, y otros infinitos. A estos presidia Apolo, acompañado de las nueve Musas sobremanera bellas. Luego que llegó al trono, subió, y se sentó Apolo, y todo la comitiva tomó por su órden los asientos que en derredor del trono estaban. Hecho esto, cesó la música, y sucedió el mas profundo silencio. Entonces extendiendo Apolo su vista á todas partes, habló de esta suerte. Señores: sabreis que habiendo manifestado á Nos nuestro fiscal el Gusto que habia algunos hombres que querian entrar en mi imperio, y establecerse allí contra las leyes establecidas, mandé á mis ministros que asiesen á prenderlos: lo executaron felizmente: estan guardados en una prision: ahora entrarán; se patentizarán sus delitos, y sufrirán la pena á ellos merecida. Que entren. A esta voz se abrió una puerta, y fue presentado con grillos en los pies, y esposas en las manos, y un hombre dirél; su cara estaba llena de solecismos, y todo su talento horrible. ¿Quién es este? dixo Apolo.

Gazeta de Madrid del Jueves 22 de febrero de 1810, p. 220-221.
Hemeroteca Municipal de Madrid

Pompeusement intitulée *La Bétique couronnant le roi notre maître don Joseph Napoléon I* (*La Bética coronando al rey nuestro señor don José Napoleón I*°), son auteur l'avait fait imprimer en janvier 1810 [23] (dès que Joseph fut entré en vainqueur dans Cordoue) et se préparait à la faire chanter lors d'un concert en présence du roi quand celui-ci quitta la ville pour Séville. La *Gazeta del Gobierno* (*Gazette du gouvernement*) l'avait publiée dans son numéro du dimanche 11 février de la même année, dix jours après que Joseph se fut installé à l'Alcazar [24]. Cette ode aurait donc difficilement pu jouir d'une meilleure diffusion et Joseph était si satisfait de celui qui l'avait composée qu'il le comprit dans la promotion de chevaliers de l'Ordre Royal d'Espagne qui parut dans la *Gazeta de Madrid* du 1 février 1810 [25].

La qualité littéraire du poème aurait-elle justifié un pareil engouement de la part de Joseph ? Il est permis d'en douter. Mais cette ode, de par la double

23 Alberto Gil Novales, *Diccionario biográfico de España (1808-1833) de los orígenes del liberalismo a la reacción absolutista*, Madrid, Fundación Mapfre, 2010, article « Arjona Cubas, Manuel María de) », I, p. 247a.

24 *Gazeta del Gobierno*, n° 9, p. 5-6, repris dans la *Gazeta de Madrid del jueves 22 de febrero de 1810*, n° 53, p. 222. Il s'agit non pas du journal publié sous ce nom par la Junte Centrale, mais de sa continuation, sous le même titre par les autorités françaises. Cf. Gérard Dufour, Les correspondances interceptées…, *op. cit.*

25 Cf. Gérard Dufour, Los eclesiásticos miembros de la Orden Real de España, *Trienio. Ilustración y Liberalismo* 49, mai 2007, p. 63–108.

qualité de Cordouan et d'ecclésiastique de son auteur, constituait, à l'égard de ceux qui ne s'étaient toujours pas rallié à la nouvelle dynastie, un message de la plus haute importance. On sait que le Grand Maître du Grand Orient de France qu'était Joseph Bonaparte manifesta, en tant que roi d'Espagne et des Indes, le plus grand respect pour l'Eglise et la religion, et attacha la plus grande importance au ralliement des autorités ecclésiastiques. Il suffit de jeter un œil sur la liste des prélats et chanoines qui furent membres de l'Ordre Royal d'Espagne pour s'en convaincre [26]. Mais le ralliement d'ecclésiastiques de Cordoue avait une valeur toute particulière car Cordoue avait été la ville martyre pillée par les troupes de Dupont avant leur défaite à Baylen. L'information que voulaient faire passer auprès des insurgés Joseph et son gouvernement était claire : le clergé de Cordoue, victime des exactions des troupes impériales sous le commandement de Dupont, se portait garant de la bonté du roi, dont on ne pouvait attendre que des bienfaits. Ils l'avaient fait savoir une première fois en publiant dans la *Gazeta de Madrid*, le 1 février 1810, la liste des chanoines de la cathédrale et des curés des paroisses de la ville qui avaient prêté serment de fidélité à Joseph Napoléon I [27]. Ils avaient même insisté en faisant paraître, dans le même numéro, le nom des quatre chanoines de la cathédrale élevés à la dignité de chevaliers de l'Ordre Royal d'Espagne [28]. La publication de l'Ode d'Arjona leur permettait de revenir de nouveau, sans en avoir l'air, sur cette information qu'ils jugeaient capitale. Et quand l'auteur de cette composition poétique dut se justifier, en 1814, d'avoir embrassé la cause du roi Intrus, il ne lui servit à rien d'affirmer que son poème n'était qu'une refonte d'un précédant, écrit à la gloire de Charles IV et qu'il était tellement insipide qu'il ne pouvait avoir convaincu aucun militaire ou aucun homme politique d'abandonner les rangs des patriotes [29]. Signé par un Français ou un des *joséphains* de la première heure (comme José Marchena), à qui Arjona attribua le principal « mérite » de l'œuvre), ce texte n'aurait effectivement présenté aucun intérêt pour qui que ce fût; publié sous le nom de l'un des principaux chanoines de la cathédrale de Cordoue, il constituait une information susceptible d'entraîner dans l'opinion publique andalouse un ralliement au « roi Philosophe » sinon enthousiaste, du moins résigné.

La tentation de la poésie

Dans l'euphorie de la conquête de l'Andalousie et, croyait-il, d'une rapide victoire totale sur les insurgés et leurs alliés anglais, Joseph se montra plus

26 *Ibid*.

27 *Gazeta de Madrid del jueves 1 de febrero de 1810*, n° 32, p. 131.

28 *Ibid*, p. 132.

29 Cf. Juan Francisco Fuentes, *José Marchena. Biografía política e intelectual*, Barcelona, Crítica, 1989, p. 249-240 qui tire son information du *Manifiesto que el Doctor Don Manuel María de Arjona, canónigo penitenciario de Córdoba, hace de su conducta política a la Nación española*, Madrid, Imprenta Real, 1814.

sensible que d'habitude au charme des louanges que, selon la *Gazeta de Madrid* [30], lui adressèrent, en vers, maints enthousiastes. À la suite de l'ode d'Arjona, la *Gazeta del Gobierno*, puis celle de Madrid, publièrent également un sonnet (à vrai dire, bien insipide) qui fut récité devant le souverain lors d'une représentation théâtrale à Séville [31]. La Gazette du gouvernement ajouta même qu'elle ne pouvait, faute de place, publier bien d'autres compositions poétiques qui méritaient de l'être et qu'elle ne manquerait pas de le faire dès que possible [32]. Mais tout au plus la *Gazeta de Sevilla* (qui remplaça celle du gouvernement) cita-elle un huitain apposé en transparence à côté du portrait de Joseph devant le palais du gouverneur de Séville à l'occasion de la fête de S. M. [33].

Parmi le personnel politique de Joseph, d'aucuns (*motu propio* ou encouragés par celui-ci) estimèrent que le temps était venu de convoquer leur muse pour chanter ses mérites et sa gloire. José María de Carnerero, rédacteur de la *Gazeta de Madrid* et employé du Ministère de l'Intérieur, qui avait accompagné le souverain dans sa campagne d'Andalousie, composa un sonnet, dédié « au Roi notre maître, à l'occasion de son entrée à Séville et de la prochaine pacification que lui devront les Espagnes » (*Al Rey nuestro señor con motivo de su entrada en Sevilla y de la próxima pacificación que le deberán las Españas*). Après en avoir fait lecture devant Joseph [34], il publia son poème dans le *Diario de Madrid* du mercredi 14 février 1810 qui lui réserva tout l'espace rédactionnel libre de la première page. Plus encore, de façon tout à fait exceptionnelle, le texte était encadré d'une guirlande qui le mettait en valeur… tout comme le nom de son auteur [35].

30 *Ibid.*

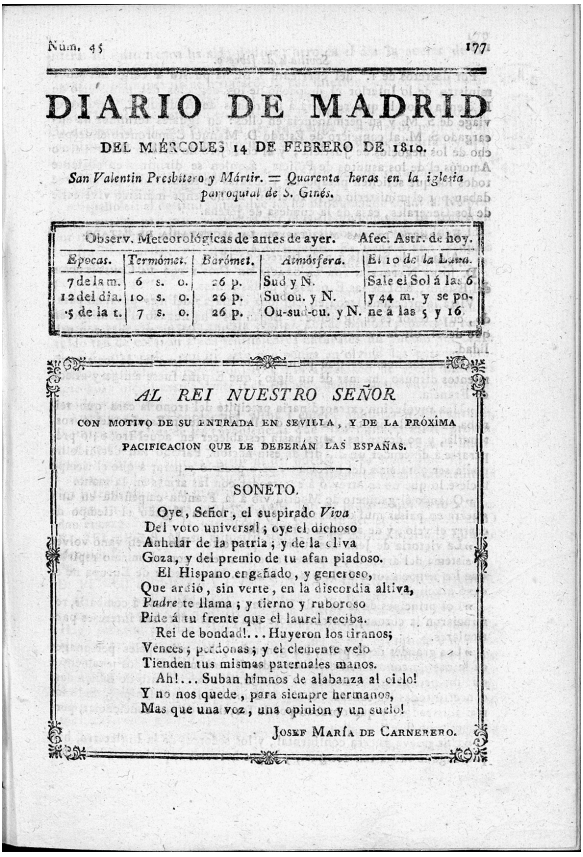
31 *Gazeta* d*el gobierno del domingo 11 de febrero de 1810*, n° 9, p. 6; *Gazeta de Madrid del jueves 22 de febrero de 1810*, n° 53, p. 222.

32 « Sentimos mucho que la corta extensión de este periódico no nos permita insertar en él otras piezas poéticas que nos han parecido dignas de particular mención. Luego que podamos darlas lugar en este periódico, lo haremos con mucho gusto. » (p. 7)

33 *Gazeta de Sevilla del viernes 23 marzo de 1810*, n° 12, p. 96.

34 Alberto Gil Novales, article « Carnerero, José Maria », in *Diccionario biográfico de España… op. cit.*, I, p. 613-614.

35 *Diario de Madrid del miércoles 14 de febrero de 1810*, n° 45, p. 177.



Núm. 45 177.

DIARIO DE MADRID

DEL MIÉRCOLES 14 DE FEBRERO DE 1810.

San Valentin Presbitero y Mártir. = Quarenta horas en la iglesia parroquial de S. Ginés.

Observ. Meteorológicas de antes de ayer.				Afec. Astr. de hoy.
Epocas.	*Termómet.*	*Barómet.*	*Atmósfera.*	*El 10 de la Luna.*
7 de la m.	6 s. o.	26 p.	Sud y N.	Sale el Sol á las 6
12 del dia.	10 s. o.	26 p.	Su-ou. y N.	y 44 m. y se po-
5 de la t.	7 s. o.	26 p.	Ou-su-ou. y N.	ne á las 5 y 16

AL REI NUESTRO SEÑOR

CON MOTIVO DE SU ENTRADA EN SEVILLA, Y DE LA PRÓXIMA PACIFICACION QUE LE DEBERÁN LAS ESPAÑAS.

SONETO.

Oye, Señor, el suspirado *Viva*
Del voto universal; oye el dichoso
Anhelar de la patria; y de la oliva
Goza, y del premio de tu afan piadoso.
El Hispano engañado, y generoso,
Que ardio, sin verte, en la discordia altiva,
Padre te llama; y tierno y ruboroso
Pide á tu frente que el laurel reciba.
Rei de bondad!... Huyeron los tiranos;
Vences; perdonas; y el clemente velo
Tienden tus mismas paternales manos.
Ah!... Suban himnos de alabanza al cielo!
Y no nos quede, para siempre hermanos,
Más que una voz, una opinion y un suelo!

JOSEF MARÍA DE CARNERERO.

Diario de Madrid del miércoles 14 de febrero de 1810, n°45, p. 177.
Hemeroteca Municipal de Madrid

La signature n'était pas sans importance car nombreux étaient ceux qui, comme Goya [36], acceptaient de servir Joseph pourvu que cela ne se sût point, et Joseph était entré dans une colère noire quand O'Farril lui avait suggéré de ne pas faire publier le nom des militaires qui bénéficiaient d'avancements [37]. Il lui importait donc de faire ostentation de ses soutiens, et la signature de quelque poème était une façon aussi discrète qu'efficace de le faire. Il put ainsi compter sur le Conseiller d'Etat Meléndez Valdés, en poésie, « *le doux Batilo* », qui, dans une « Ode au Roi notre maître » datée du 20 avril 1810, chanta la générosité dont le Roi avait fait preuve à l'égard d'un jeune mendiant de Séville. Ce texte fut publié d'abord, dans la Gazette extraordinaire de Séville

36 Gérard Dufour, *Goya durante la Guerra de la Independencia*, Madrid, Cátedra, 2008, p. 73-113.

37 Gaspar de Clermont-Tonnerre, *L'Expédition d'Espagne 1808-1810. Préface de Michel Poniatowski. Introduction et notes par Catherine Desportes*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1983, p. 368 : « Je tiens du général Bigarré, qui l'a entendu, qu'un jour O'Farril proposait au Roi de ne pas mettre sur les gazettes les nominations qu'il faisait d'officiers espagnols, parce que, disait-il, il y avait beaucoup de braves gens qui avaient peur que cela ne les compromît et qui, autrement, cherchaient à être employés. Sur quoi le Roi lui répondit que ses braves n'étaient que de la canaille et qu'il ne pouvait estimer que ceux qui avaient le courage de le servir à visage découvert. »

du 21 avril [38], puis dans la *Gazeta de Madrid* du 3 mai 1810, précédé de la narration de l'anecdote qui avait inspiré Meléndez [39]. D'un point de vue de communication (comme on dirait aujourd'hui), la propagande joséphine faisait coup double en exposant deux fois le même événement : la première, sous forme de récit ; la seconde sous forme de poème. Le narrateur en prose et le poète s'authentifiaient réciproquement, laissant un témoignage irréfutable de la bonté et miséricorde du souverain, un point que Joseph avait particulièrement à cœur d'établir auprès de ses sujets.

La défense et illustration de la « fête nationale »

Joseph entendait également s'attirer la sympathie des Espagnols en satisfaisant leur passion des courses de taureaux, spectacles dont le Prince de la Paix, qui les jugeait barbares et indignes des lumières du siècle [40], les avait privés en faisant signer à Charles IV, le 10 février 1805, une ordonnance par laquelle il prohibait dans tous ses états les *corridas* avec mise mort [41]. Joseph, qui prétendait cependant être le roi philosophe de son temps [42], ne s'encombra pas de telles considérations et, à peine installé dans le palais royal de Madrid, en juillet 1808, il s'empressa de faire organiser deux courses de taureaux qui devaient avoir lieu le samedi 30, l'une en matinée à 10 heures, l'autre en soirée, à cinq heures de l'après-midi [43]. Reportés tout d'abord au premier [44], puis au 4 août [45], ces spectacles (pour lesquels le prix des entrées avait été fixé à mi-tarif par la magnificence d'un roi désireux de célébrer dignement son heureux avènement) n'eurent jamais lieu et, du fait de l'avancée de l'armée de Castaños, vainqueur quelque temps plus tôt du général Dupont à Baylen, Joseph n'eut d'autre ressource que de fuir sa capitale en direction de Burgos, puis de Vitoria.

Malgré ce précédant fâcheux, Joseph n'en renonça pas pour autant à se gagner la sympathie de ses sujets en saisissant la moindre occasion pour faire organiser des courses de taureaux [46]. Ainsi, dans le cadre des festivités de la Fête-Dieu, les Madrilènes purent assister, le 25 juin 1810, à une *corrida* au cours

38 Antonio Astorgano Abajo, *Don Juan Meléndez Valdés. El Ilustrado*, segunda edición, corregida y aumentada, Badajoz, Diputación de Badajoz, Departamento de publicaciones, 2007, p. 546.

39 Georges Demerson, *Don Juan Meléndez Valdés y su tiempo (1754-1817)*, Madrid, Taurus, 1971, I, p. 512-515. (Edition originale, Don Juan Meléndez Valdés et son temps: 1754-1817, Paris, C. Klinckieck, 1962.)

40 Manuel Godoy, *Memorias del Príncipe de la Paz*, edición de Emilio La Parra y Elisabel Larriba, Universidad de Alicante, 2008, p. 1099. (Edition originale, en français, 1836.)

41 *Real Cédula de S. M. y Señores del Consejo por la cual se prohiben absolutamente en todo el Reino, sin excepción de la Corte, las fiestas de Toros y Novillos de Muerte con lo demás que se expresa*, Madrid, imprenta Real, 1805.

42 Cf. Gérard Dufour, *Le Roi philosophe, Mélanges de la Casa de Velázquez*. Nouvelle série, t. XXXVIII – 1, 2008, p. 53 -70.

43 *Gazeta de Madrid del martes 26 de julio de 1808*, n° 98, p. 910.

44 *Gazeta de Madrid del viernes 29 de julio de 1808*, n° 101, p. 926.

45 *Gazeta de Madrid del domingo 31 de julio de 1808*, n° 103, p. 949.

46 Cf. Gérard Dufour, *Goya durante la Guerra de la Independencia*, *op. cit.*, p. 51 et p. 116-122.

de laquelle furent combattus et tués 10 taureaux [47]. Selon la gazette de Madrid, qui rendit compte de l'événement le lendemain, le public manifesta le plus grand enthousiasme et la plus vive satisfaction d'assister à un tel spectacle présidé par le souverain. Aussi fut-il décidé qu'à Madrid, les combats de taureaux seraient prolongés, « de dimanche en dimanche, jusqu'en septembre ».

Selon le comte de La Forest, ambassadeur de Napoléon auprès de S. M. C., qui s'empressa de la communiquer au ministre des Relations Extérieures, Champagny, duc de Cadore, la nouvelle « fit le bonheur de la population [48] ». Les rédacteurs de la *Gazeta*… ne jugèrent pas utile, pour leur part, d'informer leurs lecteurs d'un événement qui, manifestement, fut très rapidement connu de tous. Mais ils le célébrèrent par un acte « analogue aux circonstances » (comme l'on disait alors) : la publication d'un poème intitulé « La tauromaquía » signé de la seule lettre « M. ».

Avec prudence, Gérard Dufour a avancé que ce « M. » pourrait être l'initiale de Moratín, afrancesado de la première heure [49]. L'hypothèse est d'autant plus recevable que, selon Enrique Asín Cormán, (qui malheureusement ne cite pas ses sources), l'auteur du *Sí de la niña*s aurait servi de Mentor à Joseph I dans sa découverte de la tauromachie. Non content de lui en expliquer les principes et les règles, il aurait fait venir au palais royal d'anciens toreros ou des *aficionados* notoires (comme Goya) pour que le souverain pût s'entretenir avec eux d'art taurin, et aurait même organisé, pour le frère de l'empereur Napoléon, la visite d'élevages de taureaux de combat situés dans les environs de Madrid, comme celui de Pedro Laso à Colmenar, visite au cours de laquelle Joseph fut à deux doigts de payer très cher la découverte d'un monde qui lui semblait si typiquement espagnol [50]. Toutefois, Moratín n'avait pas l'exclusivité de l'initiale « M. ». C'était aussi, par exemple, celle de Meléndez Valdés et de Marchena, à qui l'on pourrait attribuer la paternité du poème en raison de l'anticléricalisme qui perce sous les deux vers où il pourfend les arguments « des esprits sinistres qui ont voulu / faire du monde un austère couvent » (« De las tétricas almas que han querido/ hacer del mundo un rígido convento ») [51].

Mais quel qu'en fût l'auteur, ce qui sautait aux yeux c'est l'importance qu'attachaient les rédacteurs de la *Gazeta de Madrid* à cette composition poétique. D'abord, parce que la publication d'un poème dans ce quotidien officiel était, comme nous l'avons vu, parfaitement inhabituelle. Ensuite, parce

47 *Gazeta de Madrid del martes 25 de junio de 1810*, n° 177, p. 754.

48 *Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1813, publiée pour la Société d'Histoire Contemporaine par M. Geoffroy de Grandmaison, tome IV, juillet 1810 – mars 1811. Portrait en héliogravure*, Paris, Alphonse Picard et fils, libraires de la Société d'Histoire Contemporaine, rue Bonaparte, 82, 1910, p. 6 (correspondance de Madrid, 1er juillet 1810).

49 Gérard Dufour, *op. cit*., p. 118.

50 Enrique Asín Cormán, *Los toros josefinos. Corridas de toros en la Guerra de la Independencia bajo el reinado de José I Bonaparte (1808-1814*), Zaragoza, Asociación cultural « Los Sitios de Zaragoza », 2008, p. 135-139.

51 Sur José Marchena, voir Juan Francisco Fuentes, *José Marchena. Biografía política e intelectual*, Barcelona, Crítica, 1989.

que la disposition typographique du numéro dans lequel il parut l'était tout autant, puisque chacune de ses quatre pages fut divisée en deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure à l'instar de certains journaux français (comme *Le Journal de l'Empire*) qui consacraient cette dernière à leurs « feuilletons ». Avec ses 228 vers, « La Tauromaquía » s'étendait ainsi sur les quatre pages du quotidien, dont il occupait pratiquement la moitié de la surface, de sorte que l'on pouvait se demander ce qui, du poème ou des informations, constituait l'essentiel de la publication.

Avec un art consommé de la propagande, l'auteur de « La Tauromaquía » faisait l'éloge de la décision de prolonger les courses de taureaux jusqu'en septembre (c'est-à-dire, d'instaurer une saison taurine) et de son auteur, sans jamais se référer ni à l'une ni à l'autre. Mais il allait à l'essentiel : exalter les valeurs que portait la « fête nationale », dont l'origine remontait à la plus haute antiquité. Il avait fait sien l'aphorisme de Voltaire, selon lequel « les livres les plus utiles sont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié [52] », et laissait à chacun le soin de rendre à César ce qui était à César et à Joseph le rétablissement d'un art dans lequel brillait la vertu principale à laquelle tout bon Espagnol était foncièrement attaché : le courage. Mais, pour habile que fût cette façon d'utiliser l'information dont disposait le lecteur pour entraîner son adhésion au régime joséphin, « La Tauromaquía » resta un hapax dans la littérature de propagande des *afrancesados*.

Au retour de Paris de Joseph en 1811

Meléndez Valdés commit une seconde ode en hommage au roi Joseph à l'occasion du retour de ce dernier du voyage qu'il s'était autorisé à faire à Paris à l'occasion du baptême du Roi de Rome, malgré l'interdiction de Napoléon [53]. La situation avait bien changé en Espagne depuis l'année précédente : les perspectives d'une imminente soumission de tout le royaume à celui qui se proclamait roi d'Espagne et des Indes par la grâce de Dieu et de la Constitution s'étaient envolées et, malgré le désir exprès de son frère qu'il se maintint sur le trône d'Espagne, le « roi philosophe » envisageait très sérieusement d'abdiquer. Intitulé « L'Espagne à son Roi Don Joseph Napoléon I à l'occasion de son heureux retour de France » (*España/ a su Rey/ Don José Napoleón I°/ en su feliz vuelta de Francia*), ce nouveau poème que Meléndez Valdés dédiait à son souverain était beaucoup trop long (286 vers, soit 12 pages in 4°) pour paraître dans la *Gazeta* ou le *Diario de Madrid*. L'auteur dut donc se contenter de le faire éditer par l'Imprimerie Royale, après avoir reçu l'imprimatur du marquis d'Almenara, ministre de l'Intérieur. Nous ne

52 Préface de Voltaire à l'édition Varberg du *Dictionnaire philosophique portatif* (1765), in Voltaire, *Dictionnaire philosophique. Edition de J. Benda et R. Naves*, Paris, Editions Garnier frères, 1961, p. XXXII.

53 La *Gazeta de Madrid* annonça le départ du Roi pour Paris dans son numéro du 23 avril 1811, n° 133, p. 450. Arrivé à Paris, le 15 mai (*Gazeta de Madrid* du 1 juin 1811, n° 152, p. 622-623), il en repartit le 16 juin (*Gazeta de Madrid* du 4 juillet 1811, n° 185, p. 755) pour rentrer à Madrid le 15 juillet (*Gazeta de Madrid* du 16 juillet 1811, n° 197, p. 805).

pouvons sur ce sujet que renvoyer à la magistrale étude de cette ode réalisée en son temps par Georges Demerson [54] et nous nous contenterons de faire observer que, pour une fois, c'était bien au destinataire officiel (le roi Joseph, à qui le poème était dédié) que s'adressait l'auteur. Il ne s'agissait plus de convaincre les insurgés des bontés du roi et des bienfaits que les Espagnols pouvaient en attendre. C'était le souverain lui-même qu'il convenait désormais de persuader de « persévérer dans l'être », c'est-à-dire de se maintenir sur le trône. Meléndez Valdés faisait ainsi preuve d'une fidélité personnelle qu'il manifestera de nouveau fin 1812, quand il accompagnera Joseph dans sa reconquête de Madrid alors que tant d'autres, à l'instar de Juan Antonio Llorente [55], préféraient se replier sur Saragosse, prêts à prendre la route de l'exil si la situation empirait encore. Mais en précisant dans le titre que ce poème avait été composé « par le conseiller d'Etat/ Don Juan Meléndez Valdés », *Batilo* laissait entendre qu'il ne faisait qu'exprimer l'opinion de ce Conseil d'Etat dont il avait l'honneur d'être membre. Aussi, bien qu'elle valut ensuite, en 1814, à Meléndez Valdés d'être qualifié de *coplador del rey Pepe* par le P. Martínez [56], cette ode (qui au reste, ne dut guère avoir de diffusion hors de la Cour) n'est pas une véritable œuvre de propagande, puisque l'information qu'elle véhiculait était exclusivement destinée à Joseph lui-même.

Vers la disparition de la poésie pro-joséphine

Meléndez Valdés ne fut pas le seul à exprimer en vers sa satisfaction de voir Joseph revenu de Paris : sur la porte de la caserne du 1er régiment de Volontaires de Castille, on afficha au soir du retour du souverain des vers de mirliton qui brillaient plus par la bonne volonté que par l'inspiration de leur auteur. On jugea en haut lieu qu'il était d'autant moins utile de les reproduire dans la presse madrilène que, pendant la nuit, le poème avait été substitué par un autre qui, par la satire, tournait le premier en ridicule. *El Conciso*, à Cadix, en fit des gorges chaudes en publiant l'original et sa parodie [57].

---

54 Georges Demerson, *op. cit.*, loc. cit.

55 Gérard Dufour, *Juan Antonio Llorente, El factótum del rey Intruso*, Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2014, p. 203 *sq.*

56 Cité (sans référence) par Georges Demerson, *op. cit.*, I, p. 510. Pour notre part, nous n'avons pas retrouvé cette expression dans les deux célèbres pamphlets du P. Martínez, *Los famosos traidores refugiados en Francia, convencidos de sus crímenes y Justificación del Real decreto de 30 de mayo por F. M. M. M. C.* [Fray Manuel Martínez Mercedario Calzado] Barcelona, en la imprenta de Antonio Brusi, año de 1814 et *Nuevos documentos para continuar la historia de algunos famosos traidores refugiados en Francia. Respuesta de Fr. Manuel Martínez Mercedario Calzado a la carta que desde Montpellier le escribió el Ilmo. Sr. Santander, Obispo auxiliar de Zaragoza y al apéndice a la representación que D. Francisco Amorós soi-disant Consejero de Estado español dirige a S. M. el Rey D. Fernando VII*, Madrid, en la Imprenta Real, año de 1815. Toutefois, le P. Martínez cita plusieurs fois Meléndez Valdés dans ces deux ouvrages comme l'un des plus grands « traîtres » contre sa patrie et son roi : p. 16 de *Los famosos traidores*… et p. 40, 45, 67 et 142 de *Nuevos documentos*…

57 *Conciso del sábado 9 de septiembre de 1811* (n° 9): « El Gobierno de Madrid mandó que en la noche de la llegada de José hubiese iluminación general: el vecindario no la puso y se advirtió la misma

El Conciso se gaussa également des vers qu'avait publiés le *Diario de Madrid* dans son numéro du 15 août 1811 à la suite de l'annonce de la course de taureaux offerte au bon peuple à l'occasion de la Saint Napoléon. De fait, le périodique madrilène avait bien publié un poème à la gloire de Joseph, bienfaiteur de son peuple pour avoir autorisé de nouveau les spectacles tauromachiques dont le gouvernement précédant avait décrété l'interdiction au nom de l'incompatibilité de la barbarie de tels jeux avec les Lumières du siècle [58]. Pour mineur que puisse nous paraître le sujet, l'exaltation de la « fête nationale » était alors, comme nous l'avons vu, l'un des thèmes majeurs de la propagande joséphine et la publication de ce sonnet correspondait à une évidente volonté d'insister sur ce point, en en diversifiant les approches.

La *Gazeta* et le *Diario de Madrid* renoncèrent dès lors, à publier non pas de la poésie, mais des poèmes marqués du sceau de la politique et de la propagande. Ainsi trouve-t-on, dans le *Diario de Madrid* des mois d'avril et mai 1812 trois sonnets sur le thème (o combien ressassé!) du *Beatus ille* : deux d'entre eux étaient signés des initiales F. G. S. et l'autre par un simple P. [59]. Mais leurs auteurs se sentaient si peu engagés sur le plan politique par cette collaboration littéraire qu'en août 1812, lorsque, face à l'avancée de Wellington, Joseph dut s'enfuir pour se replier sur Valence, ils jugèrent inutile de se joindre à la foule de civils qui accompagna le « roi errant » ou « transhumant » dans son

conducta en muchos afrancesados. El regimiento N° I° Voluntarios de Castilla de tropas ligeras, de que es coronel un sobrino de Napoleón, y tiene su cuartel en la puerta del sol, puso la inscripción siguiente:

De Polo a Polo se diga:
Viva!
Con justa razón y ley,
El rey;
Por benigno y justiciero
José I°.
Todo español verdadero,
Que el bien de su patria ame,
Dirá en honor de la fama:
Viva el rey José Primero.

Al siguiente día amaneció en las esquinas de aquel punto la siguiente:

De Polo a Polo se diga:
Muera!
Con justa razón y ley,
El rey;
Por vil e injusticiero
José I°.
Todo español verdadero,
Que el bien de su patria ame,
Dirá en honor de la fama:
Muera el rey José Primero.»

58 *Diario de Madrid del jueves 15 de agosto de 1811*, n° 227, p. 187-188.

59 Les poèmes signés F. G. S. sont intitulés « Vida tranquila de un pastor » (*Diario de Madrid* du 23 avril 1812, n° 114, p. 458-459) et « Vida apacible de un caballero aficionado a la diversion de la caza », (9 mai 1812, n° 130, p. 522-523) et celui dont l'auteur se désignait par la seule lettre P. « El ruego cariñoso » (8 mai 1812, n° 129, p. 519).

exode [60]. F. G. S. s'empressa même de faire paraître dans le *Diario de Madrid* un nouveau poème dans lequel, sans toutefois le citer de façon explicite, il fit l'éloge du vainqueur des Arapiles [61] et P. fit paraître un madrigal intitulé *A Filene en el Prado* [62].

La contre-offensive menée par Joseph lui permit d'entrer de nouveau dans Madrid le 5 décembre 1812, mais tout au long du mois de décembre la ville passa alternativement sous le contrôle des autorités constitutionnelles et *afrancesadas* qui ne purent véritablement contrôler la presse que de la fin décembre 1812 – début janvier 1813 au 27 mai de la même année, date à laquelle l'armée impériale évacua définitivement la capitale de l'Espagne. Mais cette presse était devenue atone et ses rédacteurs, qui ne se faisaient plus d'illusions sur l'avenir des Français en Espagne se contentèrent de fournir à leurs lecteurs le service minimum d'information exigé par l'occupant. Même F. G. S. sut réprimer son impérieuse nécessité d'exhiber ses talents poétiques et eut la prudence d'attendre le départ des dernières troupes françaises de Madrid pour donner au *Diario*… un sonnet bucolique qui parut dans le numéro du 31 mai. Et tout ce que l'on trouve en matière de poésie dans le journal de Madrid entre le 1 janvier et le 30 mai 1813, ce sont deux vers d'une ode de Meléndez Valdés qui servent d'exergue à des « réflexions sur le fanatisme [63] », précédemment publiées dans la gazette de Madrid quelque quinze jours plus tôt [64]. Et si les rédacteurs de ce dernier quotidien offrirent à leurs lecteurs passionnés de poésie un rare motif de satisfaction en publiant deux poèmes dans le numéro du 3 mai 1813, ce n'est que très indirectement que ces compositions servaient la cause perdue de Joseph puisque la première était une *letrilla* qui avait circulé dans Cadix au moment où les Cortès débattaient de la compatibilité ou non de l'Inquisition avec la Constitution de la monarchie espagnole proclamée par ces mêmes Cortès en 1813, et que la seconde était une fable sur la liberté de la presse et la censure publiée par le *Diario mercantil de Cádiz* et reprise dans un autre périodique libéral, le *Redactor general* [65]. En fait, cette défense et illustration de la politique joséphine à l'égard du Saint-Office que signifiait la publication de ces poèmes constituait, comme la revue de presse des périodiques de Cadix qui était devenue une rubrique régulière de la *Gazeta de Madrid*, le terrible aveu de la part de ses rédacteurs que, si Joseph avait bien tracé la voie en matière de réformes (et en particulier

60 Cf. Gérard Dufour, *L'épuration des Joséphins à Madrid en septembre-octobre 1812*, in L. Américi, X. Daumalin, O. Raveux, C. Régnart et I. Renaudet (dir.), *La Mosaïque des racines. Pouvoirs, cultures et sociétés en France et en Méditerranée XVI^e^-XXI^e^ siècle, Mélanges en l'honneur du professeur Gérard Chastagnaret*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2014, p. 121-131.

61 Vida laboriosa de un héroe, *Diario de Madrid,* n° 232, 19 août 1812, p. 198.

62 *Diario de Madrid del jueves 3 de septiembre de 1812*, n° 247, p. 262.

63 *Diario de Madrid del jueves 18 de marzo de 1813*, n° 77, p. 310. « Iluso el hombre, y de su peste lleno,/ Guerra y sangre respira ».

64 *Gazeta de Madrid del martes 2 de marzo de 1813*, n° 51, p. 243.

65 *Gazeta de Madrid,* n° 123, 3 mai 1813, p. 491 et 492.

par rapport à l'abolition du Saint-Office), l'avenir de l'Espagne ne dépendait plus d'un souverain aux abois, mais des Cortès rassemblées à Cadix [66].

Conclusion

Qui voudrait, comme l'on fait les membres du groupe de recherche OLE'11 pour la poésie en langues allemande, anglaise, française et portugaise [67], publier une anthologie de la poésie *afrancesada* pendant la Guerre d'Espagne, aurait bien du mal à réunir un nombre suffisant de poèmes pour constituer un opuscule. Pourtant, comme nous l'avons vu, le nombre de pièces poétiques composées en honneur de Joseph ne se limita pas (et sans doute, de loin) au petit nombre de celles qui nous restent aujourd'hui. Joseph et son personnel politique pratiquèrent une sélection drastique de ce qui devait être publié en matière de poésie de propagande. On ne peut qu'être surpris par la volonté manifeste de Joseph et de ses partisans d'utiliser la poésie comme manière de piquer la curiosité et de revenir sur des thèmes déjà amplement diffusés par tous les autres vecteurs d'information, et le peu de fois qu'ils eurent recours à ce genre littéraire. On peut y voir la volonté d'un homme de lettres d'éliminer tout ce qui, de par la faiblesse de l'expression ou l'excès de flagornerie, eût pu faire sourire, voire rire à ses dépends ses confrères ou consœurs en littérature, comme ses amis et Bernardin de Saint-Pierre et Madame de Staël [68]. On peut y voir aussi la prudence d'un homme qui savait que ce n'était pas en alignant « distiques et spondées », comme le « prédicant Marron » de l'épigramme attribuée à Jean-Marie Chénier que l'on pouvait prétendre convaincre un peuple. Le contraste, pour ce qui est de la publication de pièces poétiques parues dans le *Diario de Madrid* tant que la capitale fut sous la botte des armées françaises et quand lord Wellington s'installa, à la place de Joseph, au Palais Royal, est saisissante puisque l'on ne compte pas moins d'une douzaine de poésies « patriotiques » publiées dans le *Diario de Madrid* entre la mi-août et le début décembre 1812. Mais, comme disait Keapling, ceci est une autre histoire.

66 Gérard Dufour, La *Gazeta* afrancesada *de Madrid* (1808-1813), *Cuadernos de Ilustración y romanticismo Revista digital del Grupo de Esudios del siglo XVIII. Universidad de Cádiz* 16, 2010, p. 35 : « La agonía de un periódico y de un régimen », p. 35. URL: http://revistas.uca.es/index.php/cir/article/viewFile/187/184

67 Voir infra, bibliographie : Ingrid Cáceres Würsig et Remedios Solano Rodríguez ; Agustín Coletes Blanco et Alicia Laspra Rodríguez ; Gérard Dufour et Lola Bermúdez Medina; Gabriela Gandara Terenas et Beatriz Peralta García.

68 Sur l'amitié entre Bernardin de Saint-Pierre et Joseph Bonaparte, voir Gérard Dufour, « Estudio introductorio » à la traduction de *Moina…*, *op. cit.*, p. 25 *sq* et Madame la baronne de Staël-Hostein, *Dix ans d'exil, in œuvres posthumes précédées d'une notice sur son caractère et ses écrits*, Paris, chez Firmin Didot, frères, fils et Cie, libraires, imprimeurs de l'Institut de France, 1881, III, p. 343.

Bibliographie

Bibliographie primaire

1) Presse

a) Presse française

Journal de l'Empire, 1808-1814.

b) Presse espagnole

Diario de Madrid, con privilegio, imprenta del *Diario*, 1808-1814.

El Conciso, Cadix, divers imprimeurs, 24 août 1810 – 24 février 1813.

Diario Mercantil de Cádiz, con Real privilegio, por don Nicolás Gómez de Requena, impresor de S. M., plazuela de las Tablas, 1810-1811.

Gazeta de Madrid, Imprenta Real, 1808-1814.

Gazeta de Sevilla, Imprenta Mayor, 13 janvier 1810.

El Imparcial, o Gazeta política y literaria (21 mai 1809 – 4 août 1809). Nous avons réédité ce texte en le faisant précéder d'une étude préliminaire : Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas – Ediciones Doce Calles, 2010.

El Redactor general, Cádiz, Imprenta del Estado Mayor General, 1811-1813.

2) Autres textes

BERTRAND, général, grand maréchal du Palais. *Cahiers de Sainte-Hélène. Journal 1818-1819, Manuscrit déchiffré et annoté par Paul Fleuriot de Langle*, Paris, Editions Albain Michel, 1959, 2 vols.

[BONAPARTE, Joseph], *Moïna, ou La Villageoise du Mont Cenis*, Paris, Imprimerie de Honnert, an VIII. Voir également *Moina o la aldeana del Mont Cenis, introducción y notas de Gérard Dufour, traducción de María Ángeles Casado*, Alicante, Publicaciones Universidad de Alicante, 2008.

- *Mémoires et correspondance politique du roi Joseph, Publiés, annotés et mis en ordre par A. du Casse, aide de camp de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon*, Paris, Perrotin, libraire-éditeur, 41 rue Fontaine-Molière, 1854, 10 vols.

CLERMONT-TONNERRE, Gaspar, *L'Expédition d'Espagne 1808-1810. Préface de Michel Poniatowski. Introduction et notes par Catherine Desporte*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1983.

DUFOUR, Gérard (éd.), *En vers et contre Napoléon. Poésie anti-napoléonienne en français à l'époque de la Guerre d'Espagne (1808-1814). Textes réunis par Gérard Dufour*, Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2015. URL : http://www.cervantesvirtual.com/obra/en-vers-et-contre-napoleon-poesie-anti-napoleonienne-en-francais-a-lepoque-de-la-guerre-despagne-1808-1814/

GODOY, Manuel, *Memorias del Príncipe de la Paz, edición e introducción de Emilio La Parra y Elisabel Larriba*, Alicante, Universidad de Alicante, 2008. (Edition originale, en français : *Mémoires du Prince de la Paix Don Manuel Godoy, Duc de la Alcudia … Traduits en français, sous les yeux du Prince, d'après le manuscrit espagnol, par J. B. d'Esménard, Lieutenant-Colonel d'Etat-Major*, Paris, Imprimerie de Jean Casimir ; à Paris, chez Ladvocat, à Londres chez Richard Bentley, et à Madrid, chez Casimir Monnier, 1836, 4 vols.)

LA FOREST (comte de), *Correspondance du comte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1813, publiée pour la Société d'Histoire Contemporaine par M. Geoffroy de Grandmaison, tome IV, juillet 1810 – mars 1811. Portrait en héliogravure*, Paris, Alphonse Picard et fils, libraires de la Société d'Histoire Contemporaine, rue Bonaparte, 82, 1910, 7 vols.

LECESTRE (éd.), La Guerre d'Espagne d'après la correspondance inédite de Napoléon, *La Revue des Questions Historiques*, trente-septième année. Nouvelle série, t. XV (LIXe de la collection), 1896.

MARTÍNEZ, Manuel (Fr.), *Los famosos traidores refugiados en Francia, convencidos de sus crímenes y Justificación del Real decreto de 30 de mayo por F. M. M. M. C.* [Fray Manuel Martínez Mercedario Calzado], Barcelona, en la imprenta de Antonio Brusi, año de 1814.

- *Nuevos documentos para continuar la historia de algunos famosos traidores refugiados en Francia. Respuesta de Fr. Manuel Martínez Mercedario Calzado a la carta que desde Montpellier le escribió el Ilmo. Sr. Santander, Obispo auxiliar de Zaragoza y al apéndice a la representación que D. Francisco Amorós soi-disant Consejero de Estado español dirige a S. M. el Rey D. Fernando VII*. Madrid: en la Imprenta Real, año de 1815.

Real Cédula de S. M. y Señores del Consejo por la cual se prohíben absolutamente en todo el Reino, sin excepción de la Corte, las fiestas de Toros y Novillos de Muerte con lo demás que se expresa, Madrid, Imprenta Real, 1805.

STAËL-HOLSTEIN, *Madame la baronne de, Dix années d'exil,* in *Œuvres posthumes précédées d'une notice sur son caractère et ses écrits*, Paris, chez Firmin Didot, frères, fils et Cie, libraires, imprimeurs de l'institut de France, 1881, t. III, p. 335- 413.

THIÉBAULT, général baron, *Mémoires publiés sous les auspices de sa fille Mle Claire Thiébault d'après le manuscrit original, par Fernand Calmettes*, Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, rue Garancière, 10, 5 vols.

Bibliographie secondaire

ARENAS CRUZ, María Elena, *Pedro Estala, vida y obra. Una aportación a la teoría literaria del siglo XVIII*, Madrid, CSIC, 2003.

ASÍN CORMÁN, Enrique, *Los toros josefinos. Corridas de toros en la Guerra de la Independencia bajo el reinado de José I Bonaparte (1808-1814)*, Zaragoza, Asociación cultural "Los Sitios de Zaragoza", 2008.

ASTORGANO ABAJO, Antonio, *Don Juan Meléndez Valdés. El Ilustrado, segunda edición, corregida y aumentada*, Badajoz, Diputación de Badajoz, Departamento de publicaciones, 2007.

CÁCERES WÜRSIG Ingrid y SOLANO RODRÍGUEZ Remedios, *Valiente Hispania: Poesía alemana de la Guerra de la Independencia (1808-1814). Estudio crítico y corpus bilingüe anotado*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 2015.

COLETES BLANCO Agustín, LASPRA RODRÍGUEZ Alicia, *La libertad frente a la tiranía: Poesía inglesa de la Guerra de la Independencia (1808-1814). Antología bilingüe. Selección, traducción y estudios*, Madrid, Fundación Dos de Mayo- Espasa, 2013.

DEMANGE, Christian, *El Dos de Mayo. Mito y fiesta nacional (1808-1958)*, Madrid, Marcial Pons Historia – Centro de Estudios Constitucionales, 2004.

DEMERSON, Georges, *Don Juan Meléndez Valdés y su tiempo (1754-1817)*, Madrid, Taurus, 1971, 2 vols. (Edition originale, *Don Juan Meléndez Valdés et son temps : 1754-1817*, Paris, C. Klinckieck, 1962.)

DUFOUR, Gérard, *Les autorités françaises et la Gaceta de Madrid* à l'aube de la Guerre d'Indépendance, *El Argonauta español* 1, janvier 2004. URL : https://argonauta.revues.org/1130

- *La Guerra de la Independencia*, Madrid, Alba libros, 2006 (Première édition: Madrid, Biblioteca Historia 16, 1989).

- Les correspondances interceptées publiées dans les presses officielles pendant la Guerre d'Indépendance, *El Argonauta español* 3, juin 2006. URL : http://argonauta.revues.org/1018

- Los eclesiásticos miembros de la Orden Real de España, *Trienio. Ilustración y Liberalismo* 49, mayo 2007, p. 63 - 108.

- Le Roi philosophe, *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série* t. XXXVIII – 1, 2008, p. 53 -70.

- *Goya durante la Guerra de la Independencia*, Madrid, Cátedra, 2008.

- La *Gazeta* afrancesada *de Madrid* (1808-1813), *Cuadernos de Ilustración y romanticismo Revista digital del Grupo de Esudios del siglo XVIII. Universidad de Cádiz* 16, 2010.

URL : http://revistas.uca.es/index.php/cir/article/viewFile/187/184

- L'épuration des Joséphins à Madrid en septembre-octobre 1812, in L. Américi, X. Daumalin, O. Raveux, C. Régnart et I. Renaudet (dir.), *La Mosaïque des racines. Pouvoirs, cultures et sociétés en France et en Méditerranée XVI^e-XXI^e siècle, Mélanges en l'honneur du professeur Gérard Chastagnaret*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2014, p. 121-131.

- *Juan Antonio Llorente, El factotum del rey Intruso*, Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2014.

DUFOUR Gérard y BERMÚDEZ MEDINA Lola, *El Ogro corso. Poesía antinapoleónica durante la Guerra de la Independencia (1808-1814). Textos recogidos y presentados por Gérard Dufour. Traducción de los poemas: Lola Bermúdez Medina*, Cádiz, Biblioteca de las Cortes de Cádiz, 2015.

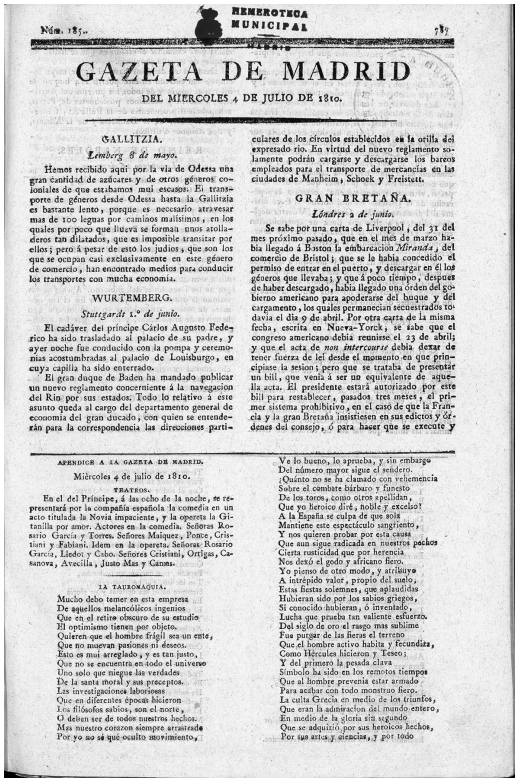
FUENTES, Juan Francisco, *José Marchena. Biografía política e intelectual*, Barcelona, Crítica, 1989.

GANDARA TERENAS Gabriela y PERALTA GARCÍA Beatriz, *El noble ejemplo de España: Poesía portuguesa de la Guerra de la Independencia (1808-1814)*, Madrid, Ministerio de Defensa, 2015 (Edition électronique).

GIL NOVALES, Alberto, *Diccionario biográfico de España (1808-1833) de los orígenes del liberalismo a la reacción absolutista*, Madrid, Fundación MAFPRE, 2010, 3 vols.

MORENO ALONSO, Manuel, *El clero afrancesado en España. Los obispos, curas y frailes de José Bonaparte. Epílogo de Miguel Artola*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2014.

APPENDICE



HEMEROTECA MUNICIPAL

Núm. 185. 787

GAZETA DE MADRID

DEL MIERCOLES 4 DE JULIO DE 1810.

GALLITZIA.

Lemberg 6 de mayo.

Hemos recibido aquí por la via de Odessa una gran cantidad de azúcares y de otros géneros coloniales de que estabamos mui escasos. El transporte de géneros desde Odessa hasta la Gallitzia es bastante lento, porque es necesario atravesar mas de 100 leguas por caminos malísimos, en los quales por poco que llueva se forman unos atolladeros tan dilatados, que es imposible transitar por ellos; pero á pesar de esto los judios, que son los que se ocupan casi exclusivamente en este género de comercio, han encontrado medios para conducir los transportes con mucha economía.

WURTEMBERG.

Stuttgardt 1.° de junio.

El cadáver del príncipe Cárlos Augusto Federico ha sido trasladado al palacio de su padre, y ayer noche fue conducido con la pompa y ceremonias acostumbradas al palacio de Louisburgo, en cuya capilla ha sido enterrado.

El gran duque de Baden ha mandado publicar un nuevo reglamento concerniente á la navegacion del Rin por sus estados. Todo lo relativo á este asunto queda al cargo del departamento general de economía del gran ducado; con quien se entenderán para la correspondencia las direcciones particulares de los círculos establecidos en la orilla del expresado rio. En virtud del nuevo reglamento solamente podrán cargarse y descargarse los barcos empleados para el transporte de mercancías en las ciudades de Manheim, Schoek y Freistett.

GRAN BRETAÑA.

Lóndres 2 de junio.

Se sabe por una carta de Liverpool, del 31 del mes próximo pasado, que en el mes de marzo había llegado á Boston la embarcación *Miranda*, del comercio de Bristol; que se la había concedido el permiso de entrar en el puerto, y descargar en él los géneros que llevaba; y que á poco tiempo, despues de haber descargado, había llegado una órden del gobierno americano para apoderarse del buque y del cargamento, los quales permanecian secuestrados todavía el dia 9 de abril. Por otra carta de la misma fecha, escrita en Nueva-Yorck, se sabe que el congreso americano debia reunirse el 23 de abril; y que el acta de non *intercourse* debia dexar de tener fuerza de ley desde el momento en que principiase la sesion; pero que se trataba de presentar un bill, que venia á ser un equivalente de aquella acta. El presidente estará autorizado por este bill para restablecer, pasados tres meses, el primer sistema prohibitivo, en el caso de que la Francia y la gran Bretaña insistiesen en sus edictos y órdenes del consejo, ó para hacer que se execute y

APENDICE A LA GAZETA DE MADRID.

Miércoles 4 de julio de 1810.

TEATROS.

En el del Príncipe, á las ocho de la noche, se representará por la compañía española la comedia en un acto titulada la Novia impaciente, y la opereta la Gitanilla por amor. Actores en la comedia, Señoras Rosario García y Torres, Señores Maiquez, Ponte, Cristiani y Fabiani. Idem en la opereta, Señoras Rosario García, Lledo y Cubo, Señores Cristiani, Ortigas, Casanova, Avecilla, Justo Mas y Canns.

LA TAUROMAQUIA.

Mucho debo temer en esta empresa
De aquellos melancólicos ingenios
Que en el retiro obscuro de su estudio
El optimismo tienen por objeto.
Quieren que el hombre frágil sea un ente
Que no muevan pasiones ni deseos.
Esto es muy arreglado, y es tan justo,
Que no se encuentra en todo el universo
Uno solo que niegue las verdades
De la santa moral y sus preceptos.
Las investigaciones laboriosas
Que en diferentes épocas hicieron
Los filósofos sabios, son el norte,
O deben ser de todos nuestros hechos.
Mas nuestro corazon siempre arrastrado
Por yo no sé qué oculto movimiento,
Ve lo bueno, lo aprueba, y sin embargo
Del número mayor sigue el sendero.
¡Quánto no se ha clamado con vehemencia
Sobre el combate bárbaro y funesto
De los toros, como otros apellidan,
Que yo heroico diré, noble y excelso!
A la España se culpa de que sola
Mantiene este espectáculo sangriento,
Y nos quieren probar por esta causa
Que aun sigue radicada en nuestros pechos
Cierta rusticidad que por herencia
Nos dexó el godo y africano fiero.
Yo pienso de otro modo, y atribuyo
A intrépido valor, propio del suelo,
Estas fiestas solemnes, que aplaudidas
Hubieran sido por los sabios griegos,
Si conocido hubieran, ó inventado,
Lucha que prueba tan valiente esfuerzo.
Del siglo de oro el rasgo mas sublime
Fue purgar de las fieras el terreno
Que el hombre activo habita y fecundiza,
Como Hércules hicieron y Teseo;
Y del primero la pesada clava
Símbolo ha sido en los remotos tiempos
Que al hombre prevenia estar armado
Para acabar con todo monstruo fiero.
La culta Grecia en medio de los triunfos,
Que eran la admiracion del mundo entero,
En medio de la gloria sin segundo
Que se adquirió por sus heroicos hechos,
Por sus artes y ciencias, y por todo

Hemeroteca Municipal de Madrid

LA TAUROMAQUIA [69]

Mucho debo temer en esta empresa
De aquellos melancólicos ingenios
Que en el retiro obscuro de su estudio
El optimismo tienen por objeto.
Quieren que el hombre frágil sea un ente
Que no muevan pasiones ni deseos.
Esto es muy arreglado, y es tan justo,
Que no se encuentra en todo el universo
Uno solo que niegue las verdades
De la santa moral y sus preceptos.
Las investigaciones laboriosas
Que en las diferentes épocas hicieron
Los filósofos sabios, son el norte,
O deben ser de todos nuestros hechos.
Mas nuestro corazón siempre arrastrado
Por yo no sé qué oculto movimiento,

69 *Apéndice a la Gazeta de Madrid del miércoles 4 de julio de 1810*, n° 185, p. 87 – 90. Nous avons modernisé l'orthographe dans la transcription de ce texte.

Ve lo bueno, lo aprueba, y sin embargo
Del número mayor sigue el sendero.
¿Cuánto no se ha declamado con vehemencia
Sobre el combate bárbaro y funesto
De los toros, como otros apellidan,
Que yo heroico diré, noble y excelso?
A la España se culpa de que sola
Mantiene este espectáculo sangriento,
Y nos quieren probar por esta causa
Que aún sigue radicada en nuestros pechos
Cierta rusticidad que por herencia
Nos dejó el gado y el africano fiero.
Yo pienso de otro modo, y atribuyo
A intrépido valor, propio del suelo,
Estas fiestas solemnes, que aplaudidas
Hubieran sido por los sabios griegos
Si conocido hubieran, o inventado,
Lucha que prueba tan valiente esfuerzo.
Del siglo de oro el rasgo más sublime
Fue purgar de las fieras el terreno
Que el hombre activo habita y fecundiza,
Como Hércules hicieron, y Teseo;
Y del primero la pesada clava
Símbolo ha sido en los remotos tiempos
Que al hombre prevenía estar armado
Para acabar con todo monstruo fiero.
La culta Grecia en medio de los triunfos,
Que eran la admiración del mundo entero,
En medio de la gloria sin segundo,
Que se adquirió por sus heroicos hechos,
Por sus artes y ciencias, y por todo
Cuanto le ha dado su nombre sempiterno
De la más alta gloria, unió la idea
Solemnemente al triunfo de sus juegos.
Todo cuanto los hombres inventaron
Para que les sirviese de alto premio
Al magnánimo pecho que llegase
De la fuerza y valor a los extremos,
Pareció poco a griegos y romanos
Para premiar el generoso aliento
De los altivos jóvenes triunfantes
En ejercicios dignos de un guerrero.
Coronas de laurel se prodigaban
Con abundante mano; los ingenios
Más ilustres de Tebas y de Atenas,
Con el auxilio de inmortales versos,
Hacían volar del uno al otro polo
Del noble vencedor los dulces ecos.
¿Qué furor, qué entusiasmo no movía
A toda la nación? Todos los pueblos
Al acercarse el tiempo señalado

De los juegos olímpicos, contentos
Abandonaban su trabajo y casas
Para ver y admirar tantos trofeos.
La ciudad santa en tan feliz estado
Ya no era una ciudad, era un gran reino,
Donde por el placer y amor unidos
Una familia sola de un gran pueblo
En época tan grata se formaba.
¡Cuándo, o mortales, dispondrán los cielos
Que vuestra diversión se multiplique!
Exclamó un sabio haciendo estos recuerdos.
El hombre en medio de trabajos santos
Tiene necesidad de algún recreo
Para entonar su fibra relajada
Con el sudor y afanes de su cuerpo.
Si la cuerda del arco está tirante,
Y no llega a aflojarse en mucho tiempo
Pierde su fuerza elástica, y no sirve
Para el uso que tiene como objeto.
Esta sabia conducta con el hombre
Siempre ha guardado el racional gobierno
Que quiere ser feliz; nunca lo ha sido
Cuando sus individuos no lo fueron.
España, esta nación tan poderosa,
Tan inclinada al belicoso juego,
Siempre halló sus delicias y su gloria
En ofrecerle a su valiente pueblo
El combate de toros, donde el arte
Y la destreza ayudan al esfuerzo.
Antiguamente manejó la lanza
En esta lucha el noble caballero
Que ostentar quiso a vista de sus reyes
La intrepidez y ardor de sus nobles pechos:
Allí corrían con veloces pasos
Todos los españoles, y el momento
En que se anuncian tan solemnes fiestas
Ha sido siempre su mayor deseo.
La fiesta es nacional, y la costumbre,
El hábito continuo, y el ejemplo
Mantiene el entusiasmo, que ni apagan
Ni han podido apagar los argumentos
De las tétricas almas que han querido
Hacer del mundo un rígido convento.
Por otro lado claman que los toros
Disminuyen la especie, que el fomento
De la labor fecunda se anonada
Por falta de precisos elementos.
Que el generoso bruto, que en belleza,
Fuerza, valor, intrepidez y aliento
Excede a los demás, perece incauto
De indómito animal al golpe fiero.

Pero todos sabemos que una especie
Se aumenta, y es más fácil a su dueño
Cuando crece el consumo y las ganancias,
Que cuando ve su industria sin el premio
Que sus duros afanes le prometen.
El caballo inocente muere, es cierto:
Y ¿cuál es el que muere? El achacoso
Que está lleno de males y defectos;
El que por larga edad cumplir no puede
Con el destino a su desgracia anejo;
En fin, el que sirve, sirve poco,
Aunque enamore con su buen aspecto.
Españoles, en todas las naciones
Las grandes diversiones no se han hecho
Sin un gran sacrificio: un Hecatombe
Hacía correr la sangre a un mismo tiempo
De cien hermosos toros que morían
Por aplacar de una deidad el ceño,
O la codicia y hambre de ministros
Dignos del Dios a quien subía el incienso.
Como también en la carrera augusta
De la olímpica gloria perecieron
Mil y mil veces los caballos nobles
A los impulsos de su ardiente fuego
O su heroicidad: el héroe mismo
Víctima fue de su ambicioso intento.
No recordemos la horrorosa escena
De la gran Roma en sus mejores tiempos.
!Aquel anfiteatro sanguinario!...
Su arena aún empapada… pero echemos
Un velo espeso sobre horrores tantos
De nuestras puras almas bien ajenos.
Nuestras fiestas que el tiempo ha consagrado,
Y la nación mantiene con esmero,
Del placer y el valor son el teatro
Por los motivos que reunimos vemos.
Rica, brillante, alegre concurrencia
Forman el espectáculo más bello
Y más grandioso que la vista humana
Jamás puede mirar; el extranjero
Lleno de admiración observa a todos
Animados de un mismo sentimiento.
Allí preside pura la alegría,
La risa está pintada en el aspecto
De inmensa gente que el espacio llenan
De toda condición, edad y sexo.
Suena el clarín, y el alma se prepara
Entre el temor que agita nuestro pecho
Y la esperanza de que el triunfo siga
A los actores del combate fiero.
Estos siempre animosos y valientes

En su interior tranquilos y serenos
No solo aguardan, buscan desafían
Al animal feroz y con el hierro
De que armados están su fuerza y arte
Burlan del animal su fiero intento.
Al lidiador levantan a los cielos.
Su atrevida victoria se celebra
Casi a una voz, aunque es el pueblo inmenso.
Se repite el combate y los aplausos;
Pero si acaso el animal soberbio
Pone en peligro al hombre, corren todos
Los que son en la lucha compañeros,
Y con destreza intrépida separan
La fiera atroz, salvando al caballero.
En este caso a difundirse vuelve
De los espectadores en el pecho
Una nueva alegría, un nuevo gozo,
Que hace honor a sus dulces sentimientos.
¿Por qué ultrajáis por estas diversiones
A la España, filósofos severos?
Emplead vuestra hiel en otros vicios
Que más ocultos vierten el veneno,
Que emponzoña la vida y las costumbres:
Dejadnos divertir con nuestro genio.
Si el dulce clima de la bella Italia
Fuera el teatro de tan nobles juegos
La voz de los encomios llegaría
No de Europa, del mundo a los extremos.
¡Cuánto es peor quitar el ser a un hombre,
Porque divierta con sus dulces ecos!
Este combate es noble, es de valientes;
Aquello esnífame, un vil comercio;
Pero volvamos, que la fiesta sigue
Variando siempre suertes y manejos.
Una cuadrilla de otros valerosos,
Que no son en la lucha menos diestros,
Se presenta a lidiar, ya a no a caballo,
Sino a pie, cara a cara, cuerpo a cuerpo:
Las armas matadoras de la fiera
Ni los detienen, ni les hacen miedo;
Antes le hieren por entre ellas mismas,
Y menosprecian su mirar soberbio.
Para escapar de su furiosa rabia
El arte y la ligereza son los medios:
Juegan con él, le llevan donde quieren,
Y cuando aparece que aquel fiero
Indómito animal está vencido
Y cuando con inútiles esfuerzos
Ha procurado maltratar al hombre,
Se presenta a ganar nuevos trofeos
El héroe principal, en cuyas manos

Va de la muerte el hórrido instrumento.
Se pone frente a frente, le convida,
Le llama, desafía y al momento
Que la fiera se mueve para herirle,
Consigue el hombre el triunfo verdadero,
Y con una atrevida maniobra
Ve tendido a sus pies el monstruo horrendo.

M.

LA TAUROMACHIE

Que j'ai à craindre, dans une telle entreprise,
Ces esprits mélancoliques
Qui dans la retraite obscure de leur cabinet
S'adonnent à l'étude de l'optimisme.
Ils veulent que l'homme fragile soit un être
Sans passions ni désirs.
C'est fort bien et c'est si juste
Qu'il n'est personne au monde
Pour nier de la sacro-sainte morale
Les vérités et les préceptes.
Les recherches laborieuses
Entreprises de tous temps par les sages philosophes
Guident ou doivent guider tous nos actes.
Toutefois notre cœur, entraîné
Par je ne sais quel mouvement occulte
Voit et approuve ce qui est bon,
Mais suit toujours les pas du plus grand nombre.
Avec quelle violence n'a-t-on pas déclamé
Contre les combats de taureaux
Que d'aucuns qualifient de barbares et funeste
Et qui pour moi sont héroïques, nobles et sublimes ?
On reproche à l'Espagne d'être la seule
A conserver ce spectacle sanglant
Et l'on veut ainsi nous prouver
Que reste enracinée au fond de notre cœur
Quelque brutalité héritée
Des sauvages phéniciens et africains.
Moi je pense tout autrement, et j'attribue
A l'intrépide courage qui caractérise notre terre
Ces fêtes solennelles que les Grecs
Dans leur sagesse auraient applaudies
S'ils avaient connu, ou inventé, cette lutte
Où l'on montre une telle vaillance et un tel courage.
Du siècle d'or, la caractéristique la plus sublime
Est d'avoir débarrassé des bêtes sauvages
Les terres que l'homme habite et féconde par son activité,
Comme le firent Hercule et Thésée ;
Ainsi du premier la lourde massue
Fut dans les temps lointains le symbole
Qui indiquait à l'homme qu'il devait être armé

Pour vaincre les monstres sauvages.
Au milieu des triomphes qui faisaient
L'admiration du monde entier,
Au milieu de la gloire sans égale
Qu'elle acquit par ses actions héroïques,
Par les arts et les sciences et par tout
Ce qui lui a valu son renom éternel
Et la gloire la plus insigne, la Grèce
Joignit solennellement le triomphe de l'intelligence
Au milieu de ses jeux.
Tout ce que l'homme a inventé
Pour récompenser dignement
Le cœur magnanime capable d'atteindre
Les limites de la force et du courage,
Parut peu de chose aux yeux des Grecs et des Romains
Pour récompenser la noble vaillance
Des fiers jeunes gens qui triomphaient
Dans des épreuves dignes d'un guerrier.
L'on prodiguait à pleine main
Des couronnes de laurier ; et les beaux esprits
Les plus célèbres de Thèbes et d'Athènes,
D'un bout à l'autre de la terre, faisaient résonner
En des vers immortels, le nom du noble vainqueur.
Quelle exaltation, quel enthousiasme ne transportaient pas
La nation toute entière ? Tout le monde,
Quand arrivait le temps fixé pour les jeux olympiques,
Abandonnait travail et maison
Pour voir et admirer tant d'exploits.
Dans de telles conditions, la ville sainte
N'était plus une ville, c'était un royaume
Où, réunis par le plaisir et l'amour,
En ces temps si plaisants, un grand peuple
Ne formait qu'une seule et même famille.
O mortels ! s'exclama un sage en évoquant ces souvenirs,
Quand les cieux permettront-ils
Que vous vous divertissiez ainsi de nouveau ?
Au milieu du sacro-saint travail
L'homme a besoin de quelque distraction
Pour fortifier ses muscles au repos
Par la sueur et les efforts de son corps.
Quand la corde de l'arc est tendue
Et qu'on ne la relâche pas pendant longtemps,
Elle perd son élasticité et ne sert plus
A ce pour quoi elle fut conçue.
Envers l'homme, cette sage conduite
A toujours été observée par les gouvernements avisés
Qui cherchent leur félicité
Et ne peuvent l'obtenir sans celle de leurs sujets.
L'Espagne, cette nation si puissante,
Si encline aux jeux de la guerre,
A toujours fait ses délices et tiré gloire

D'offrir à son peuple valeureux
Les combats de taureaux dans lesquels le courage
Est secondé par l'art et l'habileté.
Autrefois dans cette lutte maniait la lance
Le preux chevalier qui voulait faire preuve devant son roi
De la flamme et de l'intrépidité de son noble cœur.
Tous les Espagnols se hâtaient d'y accourir
Et le moment où l'on annonçait des fêtes si solennelles
A toujours été attendu avec la plus grande impatience.
C'est la fête nationale, et la coutume,
Sa pratique ininterrompue, ainsi que la tradition
Lui conservent un enthousiasme que n'éteignent pas
Et n'ont pu éteindre les arguments
Des esprits sinistres qui ont voulu
Faire du monde un sévère couvent.
On clame partout que les courses de taureaux
En diminuent le nombre
Que l'on gaspille ainsi le fruit d'un travail fécond
En perdant des éléments dont on a besoin.
Que le généreux animal qui surpasse tous les autres
Par sa beauté, sa force, son intrépidité et son courage
Indompté et sans méfiance meurt sauvagement assassiné.
Mais nous savons tous qu'un troupeau augmente,
Et que son propriétaire est plus à l' aise,
Lorsque croissent la consommation et les profits
Que lorsqu'il ne voit pas la récompense de son travail
Promise par les rudes efforts qu'il a consentis.
Certes, périt l'innocent cheval :
Mais, quel cheval ? la rosse
Pleine de plaies et de défauts,
Celui dont l'âge lui interdit
De réaliser son infortuné destin.
Bref, celui qui est utile ne l'est que peu,
Même si son bel aspect peut séduire.
Espagnols, dans toutes les nations
On n'a pas eu de grands divertissements
Sans grands sacrifices : une Hécatombe
Faisait couler en même temps le sang
De cent magnifiques taureaux qui mouraient
Pour dérider une divinité,
Ou apaiser la cupidité ou l'appétit de ministres
Dignes du dieu vers qui montait l'encens.
De même dans l'auguste course
A la gloire olympique des milliers
De nobles coursiers périrent emportés par leur ardeur
Ou leur héroïsme : même le héros
Fut victime de son ambitieuse tentative.
Et ne parlons pas de l'horrible spectacle
De la grande Rome au faîte de sa splendeur.
Cet amphithéâtre sanguinaire !
Son sable encore tout imprégné… Mais cachons

Tant d'horreurs à nos yeux
Qui répugnent tellement à nos âmes pures.
Nos fêtes, consacrées par le temps,
Et soigneusement entretenues par la nation
Sont le théâtre du plaisir et du courage
Pour les motifs que nous verrons.
Une foule riche, brillante et joyeuse
Forme le plus beau et le plus grandiose
Spectacle que puisse jamais voir l'œil de l'homme.
L'étranger s'étonne de constater que tout le monde
Partage les mêmes sentiments.
Il règne la plus grande allégresse,
Le rire s'affiche sur les visages
De la foule immense de toute condition, de tout âge, de tout sexe
Qui remplit entièrement l'espace.
Le clairon sonne, et le cœur se prépare
Partagé entre la crainte qui nous étreint
Et l'espoir de voir triompher
Les acteurs de ce combat sauvage.
Eux, toujours pleins d'audace et de courage,
Avec calme et sang-froid
Non seulement attendent l'animal sauvage,
Mais vont à son devant et le provoquent,
Et avec le fer dont sont armées leur force et leur adresse,
Viennent à bout de sa fureur.
Le vainqueur est porté en triomphe.
Bien que la foule soit immense,
Sa victoire est célébrée d'une seule voix, ou presque.
Combat et applaudissements reprennent ;
Mais si d'aventure le fier animal
Met l'homme en péril, accourent
Tous ses compagnons de lutte,
Qui, avec une intrépide adresse,
Ecartent l'horrible bête
Et sauvent l'homme à cheval.
Alors, le cœur des spectateurs à nouveau
S'emplit d'une joie et d'un bonheur
Qui font honneur à la bonté de leurs sentiments.
Pourquoi, sévères philosophes,
Insultez-vous l'Espagne pour ces divertissements ?
Employez votre fiel pour d'autres vices
Qui répandent de façon moins visible
Le poison qui détruit la vie et les mœurs :
Laissez-nous nous amuser selon notre tempérament.
Si le doux climat de la belle Italie
Etait le théâtre de si nobles jeux,
Ils seraient encensés non seulement dans toute l'Europe,
Mais dans le monde entier.
C'est bien pire d'ôter la vie à un homme,
Pour se divertir de ses gémissements!
Notre combat est noble, propre de gens courageux.

L'autre infâme, n'est que vil commerce.
Mais revenons à la fête qui continue,
Avec des péripéties et des figures toujours renouvelées.
Une nouvelle troupe d'hommes pleins de courage,
Pas moins habiles que les précédents,
Entre dans l'arène, pour combattre, non plus à cheval
Mais à pied, face à face, corps à corps ;
Les armes meurtrières de l'animal sauvage
Ni ne les arrêtent, ni ne les intimident ;
Ils vont même le frapper entre celles-ci,
Et méprisent son regard insolent.
Pour échapper à sa fureur,
Ils se servent de leur savoir-faire et de leur légèreté :
Ils se jouent de lui, le mènent là où ils veulent
Et quand il apparaît que l'animal indomptable est vaincu,
Après avoir cherché en vain à malmener l'homme,
Se présente pour gagner de nouveaux trophées
Le héros principal qui tient entre ses mains
L'horrible instrument qui donne la mort.
Il se place face à face, l'appelle,
L'apostrophe, le défie, et juste au moment
Où l'animal sauvage se met en marche pour l'écharper,
L'homme obtient le véritable triomphe
Et, grâce à une manœuvre hardie,
Voit l'horrible monstre gisant à ses pieds.

M.

Table des matières

Elisabel Larriba et Agustín Coletes Blanco
Avant-propos 5

Gérard Dufour
La poésie, source d'information clandestine sous le premier Empire 9

Elisabel Larriba
Des trompettes de la renommée difficiles à emboucher : information et désinformation par la poésie chez les afrancesados 41

Alicia Laspra Rodríguez
Presse, politique et poésie anglaise de la Guerre d'Indépendance (1808-1814) 73

Ingrid Cáceres Würsig et Remedios Solano Rodríguez
La poésie sur la Guerre d'Indépendance espagnole dans le monde germanique comme instrument de propagande 105

Gabriela Gândara Terenas
Évocations poétiques de l'Espagne dans la presse et autres imprimés portugais pendant la Guerre d'Indépendance (1808-1814) 135

Index nominorum 159

LA POÉSIE, VECTEUR DE L'INFORMATION AU TEMPS DE LA GUERRE D'ESPAGNE

TEXTUELLES

met le texte
au centre
de la réflexion,
qu'il soit
construction
artistique, récit
de voyage
ou objet
de traduction.

On sait l'importance qu'eurent l'information et son complément, la désinformation, au cours de la « malheureuse Guerre d'Espagne », comme la qualifia Napoléon à Sainte-Hélène. Mais on n'a jusqu'à présent guère porté attention au fait qu'elles furent bien souvent véhiculées par un genre littéraire qui connaissait alors les faveurs du public à un point que l'on a bien du mal à imaginer aujourd'hui : la poésie. Cet ouvrage vient combler cette lacune.

La « poésie d'information » au temps de la Guerre d'Espagne (1808-1814) – appelée très tôt Guerre d'Indépendance par les Espagnols, Guerre Péninsulaire par les Anglais et leurs alliés portugais – y est appréhendée sous le double regard des historiens et des littéraires et sur un espace géographique qui ne se limite pas à l'Espagne mais s'ouvre sur le restant des pays belligérants (France, Portugal et Royaume-Uni) et les pays satellites de l'Empire de langue allemande.

En couverture :

Francisco de Goya y Lucientes, Alegoría de la Villa de Madrid, *1809. Huile sur toile, 260 x 195 cm. Ayuntamiento de Madrid. Museo de Historia de Madrid, I.N. 35352. Avec l'aimable autorisation du Musée d'Histoire de Madrid.*

***Elisabel Larriba**, professeur à l'université d'Aix Marseille, membre honoraire de l'Institut universitaire de France, est spécialiste de la presse espagnole. Elle codirige la revue* El Argonauta español *(https ://argonauta.revues.org) et anime au sein de l'UMR Telemme un groupe de recherche sur* L'information en Europe méridionale du siècle des Lumières au temps présent.

***Agustín Coletes Blanco** est professeur de philologie anglaise à l'université d'Oviedo et Honorary Visiting Professor de l'université de Hull. Spécialiste en traduction littéraire et en littérature comparée, il dirige le groupe international de recherche* Otras Lenguas *(http://ole5.grupos.uniovi.es/).*

Presses Universitaires de Provence

Aix*Marseille université
Initiative d'excellence

9 791032 001301

15 €